



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

Hommage à Henri STORCK

Lors de notre Assemblée Générale du 25 mars 1984, nous avons rendu un hommage mérité et sincère, à notre Vice-Président et ami, Henri STORCK, décédé le 6 décembre 1983.

Selon un grand nombre de camarades présents, la disparition de STORCK est un des événements marquants de notre Amicale, pour l'année 1983.

Il est certain, que c'était un homme, hors du commun. Dans sa jeunesse, il s'était engagé dans la Légion étrangère, à l'époque où il y avait, encore, des guerres coloniales.

Mais, bien entendu, il avait participé, aussi, à la guerre 39-45. Après les combats, il avait connu la captivité et des stalags aux camps de représailles, il avait passé de Sandbostel à Rawa-Ruska.

Au cours de ces années de misère et d'infortunes, il avait été blessé aux poumons. Il ne lui restait, après plusieurs opérations chirurgicales qu'un quart de poumon pour respirer.

A Sandbostel, en 41 et 42, il ne pesait plus que 40 kilos.

La paix retrouvée, il avait repris son travail de représentant et il habitait dans l'Yonne, avec son épouse.

Puis, à l'heure de la retraite, en 1967, il s'était installé à Angers.

Il était, déjà, de longue date, adhérent de notre Amicale. Mais, c'est à ce tournant de sa vie, qu'il a été élu Vice-Président de l'Amicale VB et XABC, ainsi que délégué des Amicales de Camps, pour le département du Maine-et-Loire.

Dévoué à l'extrême, tenace, entreprenant, il n'avait pas son pareil pour servir la cause des anciens combattants.

Son activité était devenue intense. Il avait, en peu de temps, fait cotiser, un nombre considérable de nouveaux adhérents. Infatigable, il multipliait les voyages, à travers le département.

Il organisait de nombreuses réunions d'information, aux quatre coins du Maine-et-Loire.

Très compétent sur la défense des droits des anciens P.G., il donnait des conseils précieux, à tous les camarades qui venaient « en consultation » chez lui.

En 1969, il avait organisé un grand rassemblement de 3 jours, à Angers.

Le dimanche matin, la Mairie était pleine de visiteurs et dehors, il y avait des centaines de personnes qui cherchaient à entrer. Le troisième jour, c'est à Cholet que nous avons participé à un grand banquet de 200 convives.

Une autre rencontre avait été renouvelée à Douai-la-Fontaine, en 1971, avec le même succès.

A Sandbostel, durant la guerre, il y avait un docteur Yougoslave, qui avait soigné et sauvé la vie à de nombreux prisonniers français, le Dr KAMEN-KOVIC. C'était une figure légendaire à l'hôpital et STORCK, en 1974, voulait lui faire obtenir la Légion d'Honneur.

Malheureusement, le Dr est décédé avant que la Médaille ne lui soit attribuée.

Un peu plus tard, STORCK était allé en Yougoslavie, pour déposer une plaque commémorative sur la tombe du Docteur.

Les anciens combattants Yougoslaves lui avaient réservé, à cette occasion, une réception extrêmement chaleureuse.

STORCK était, aussi, notre « Ambassadeur itinérant » auprès des combattants Belges, qui avaient été prisonniers dans les stalags X. Et à chaque voyage, il revenait avec des adhésions, pour notre Amicale.

Pendant une quinzaine d'années, STORCK n'a jamais manqué une réunion mensuelle à Paris, le premier jeudi du mois. Rien ne l'arrêtait, ni son état de santé, ni les intempéries. Dans ses dernières

années, il s'en allait, avec son épouse, pour faire ce qu'il appelait « son mini tour de France » et passait 3 semaines, ou plus, à P.-G. sur Mer.

A Angers, il s'occupait des personnes âgées, de son quartier, et passait beaucoup de temps, avec ce qu'il nommait : « ses vieux ».

En mars 1980, alors qu'il était à Hyères (P.-G. sur Mer), il s'était cassé le col du fémur. Après un séjour à l'hôpital, il avait été obligé de se déplacer, à vie, chez lui, en fauteuil roulant.

Mais son moral était resté intact : il avait une volonté de fer.

Il était constamment, en contact avec l'Amicale, si bien que les jours de réunion, il donnait son point de vue par téléphone.

Des anciens P.G. venaient encore souvent lui soumettre leurs problèmes, à domicile.

Et il continuait de se tenir au courant du contentieux, qui existe, entre les Anciens Combattants et les pouvoirs publics.

Notre ami STORCK n'a jamais cessé de se dévouer pour les autres. Tout au long de sa vie, il a fait partie de nombreuses associations, dont la plupart avaient pour but d'aider son prochain.

C'est ainsi, qu'il s'était dévoué pour ses camarades de captivité, pour les veuves qu'il renseignait sur leurs droits, pour les membres de notre Amicale, pour les Anciens Combattants de l'Anjou, pour « ses vieux » du 3^e âge et pour de multiples autres causes.

STORCK était un homme qu'on n'oublie pas et c'est pourquoi son souvenir restera gravé dans nos mémoires, jusqu'à la fin de nos jours.

A son épouse, elle aussi très dévouée, nous renouvelons nos très sincères condoléances, avec toute notre sympathie attristée.

Maurice ROSE.

MERCI A TOUS

Merci à tous d'être venus aussi nombreux à notre Assemblée Générale. Malgré le temps que je qualifierai d'incertain, vous n'avez pas hésité à faire l'effort de vous déplacer pour fêter avec nous le Trente-neuvième anniversaire de la « Libération ». Les années s'ajoutant aux années cela devient de plus en plus difficile, et pourtant vous n'avez pas tergiversé un seul instant. Nous avons tous retrouvé avec émotion le milieu d'anciens compagnons de captivité et fraternisé à nouveau.

Quelle joie de fêter ces retrouvailles dans l'atmosphère bon enfant de La Chesnaie du Roy. Quel bonheur d'échanger des souvenirs de notre jeunesse. Nous nous sentions, comment dirais-je, plus légers... plus vivaces... Un seul regret, ces heures s'écoulaient

trop rapidement ! Nous aurions voulu retenir le temps et aussi recouvrer nos 20 ans pour pouvoir tous participer à cette farandole qui termina cette heureuse journée.

Pour ma part, j'avais l'impression de connaître tout le monde. Je me suis senti « en famille », une famille unie comme il est peu fréquent d'en rencontrer. Une famille qui m'a fait chaud au cœur.

C'est pourquoi, au retour de cette journée si bien remplie, je tiens à remercier tous les organisateurs de cette belle fête, ainsi que tous les participants. Si je ne nomme pas les « dames » c'est qu'elles ne diffèrent absolument pas dans mon esprit de mes autres camarades, elles en font intégralement partie.

Je ne demande pas à vieillir et pourtant j'attends avec impatience l'année prochaine pour fêter le Quarantième anniversaire de notre libération et retrouver cette émotion qui m'a étreint à votre contact.

Bonne santé à tous. « Tenons le coup » ainsi que nos compagnes. Conservons la joie de vivre et souhaitons de tout cœur pouvoir se revoir encore de très nombreuses fois.

Robert VERBA.

P. S. - J'ai beaucoup regretté l'absence des amis qui, pour différentes raisons, n'ont pu se déplacer. A eux et à leurs compagnes, je renouvelle mes souhaits de bonne santé. Que leurs ennuis disparaissent, et que l'année prochaine ils puissent se joindre à nous pour commémorer joyeusement nos quarante années de liberté.

Amicale des P.G. Résistants d'Alsace-Moselle

1, rue de la Gare, 67140 BARR

Depuis quelques années notre camarade Charles WENGER se bat pour une reconnaissance par les autorités françaises, d'un statut pour ces malheureux qui abandonnèrent biens et familles en Alsace-Lorraine pour rester Français. Notre ami DEBROIS avait composé un long poème pour ceux qui sont restés, disant des autres : « Vous n'êtes plus Français... »

Grâce au soutien du Président de l'U.N.A.C., notre très estimé Marcel SIMONNEAU, les camarades ont été touchés, sensibilisés. Et notre Amicale est reconnue, puisque le Ministre Jean LAURAIN a déjà reçu deux fois une délégation régionale des trois départements annexés.

Un appel est donc lancé à ceux qui ne sont pas encore au courant, de faire une demande de carte de Combattant Volontaire de la Résistance auprès de leur Office des A. C. en se référant au décret du 5-51 leur accordant cette carte.

Pour toute difficulté, s'adresser à Ch. WENGER, 1, rue de la Gare à BARR 67140.

Veillez noter...

Qu'en ce qui concerne la commande du livre de notre ami Paul RICHARD « Le temps des amertumes - Heuberg - Compagnie disciplinaire », il faut s'adresser directement à l'auteur : Paul RICHARD, Malaucourt-sur-Seille 57590 Delme, en joignant à la commande un chèque de 46,65 F soit 37,45 + 9,20 F de frais d'expédition.

Notre ami J. TERRAUBELLA, qui en a fait la critique dans Le Lien, vous en conseille vivement la lecture.

DISTINCTION

L'Amicale VB - XA, B, C est à l'honneur.

C'est avec plaisir que nous avons appris que dans l'Ordre du Mérite Agricole notre ami Roger COLLIN, ancien du XB, avait été élevé au grade de Commandeur.

Ancien agriculteur, notre camarade Roger, a, tout au long de sa carrière, défendu la cause agricole avec dévouement et compétence. Membre de l'Amicale VB - XA, B, C il a toujours apporté sa large contribution pour la défense des droits de ses anciens camarades P.G. et son aide généreuse à notre Caisse d'entraide.

Le Comité Directeur de l'Amicale et la Rédaction du Lien s'associent pour présenter à leur ami Roger leurs sincères félicitations.

RÉUNION VB-XA, B, C A CONNAUX

Samedi 19 Mai 1984

Le déjeuner qui rassemble chaque année les anciens des Stalags VB et XA, B, C gardois, ardéchois et lozériens, aura lieu le samedi 19 mai 1984 au Restaurant « Le Bernon », Route Nationale 86 à Connaux 30330.

Ce repas amical sera précédé d'une Messe concélébrée par nos camarades FORESTIER et PONTHER, bien connus des habitués.

Nous vous espérons nombreux à ces agapes amicales. Pour ceux qui voudraient coucher sur place, c'est facile, il y a un hôtel. Il suffira de téléphoner pour retenir au (66) 82-00-32.

Les inscriptions sont reçues chez notre ami Jules GRANIER, du Stalag XB, Gagnières, 30160 Bessèges.

Une bonne journée à passer entre amis.

J. G.

BERLIN-OUEST

Dans Le Lien n° 393, j'ai lu et relu maintes fois le très bel article de l'ami Maurice ROSE, consacré à Berlin et à la lande de Lunebourg.

Mon habitude — à moins que le réveil ne soit trop tardif — est d'écouter pendant mon « gros » petit-déjeuner « Europe n° 1 ».

En janvier, la chronique journalière de Frédéric GRINDEL était entièrement consacrée à la D.D.R. (Allemagne de l'Est). 5 habitants de l'Est ont pu passer facilement à l'Ouest avec l'autorisation du Président HONECKER !... moyennant paiement, somme non précisée, mais elle devait être importante et surtout il fallait une monnaie forte.

Il y a trois ans, pendant des vacances d'été passées à Bremen, nous avons décidé de faire un petit voyage à Berlin. Dans ma voiture avaient pris place, mon épouse, ma fille Catherine (licenciée d'allemand) et son ami Günter, actuellement chirurgien-dentiste (à cette époque il était seulement étudiant).

Route sans histoire jusqu'à la frontière. Long stage à cette frontière (plus d'une heure). En transmettant les pièces de mon véhicule au poste suivant... dans un long tube creux, mon attestation de vignette ainsi que mon attestation d'assurance ont été perdues !... sans aucune réclamation de ma part !

Sur la pièce officielle établie en France, mon épouse n'avait pas de lunettes, avec les ans... obligation d'en porter. Dix minutes d'observation pour se rendre compte qu'il s'agissait bien de la même personne...

La route de transit doit être suivie jusqu'au bout. A midi, apercevant au loin un petit village, nous avons fait un petit crochet de cinq ou six kilomètres en dehors du trajet à respecter et cela sans encombre. Petit restaurant de campagne; menu très simple. A nos côtés se trouvait une famille allemande; une conversation sympathique s'est établie. Nous venions de l'Ouest (avec un mark fort), celui de l'Est valant quatre fois moins, un échange d'argent a eu lieu, car les marks de l'Ouest permettent aux gens de se rendre dans certains magasins (dont le nom m'échappe). Cet échange a eu lieu dans les W.C. de l'établissement !

Le garçon qui nous servait nous a raconté de bonnes blagues... sur le régime ! Jeux de mots intraduisibles ; il a fait « chut »... surtout ne rien dire...

ROSE a brillamment décrit la belle ville de Berlin-Ouest; je n'y reviens donc pas; elle est effectivement très belle et très animée.

Notre intention était de passer à Berlin-Est... j'ai préféré y renoncer car je ne voulais pas subir de nouveaux contrôles.

Nous avons laissé la voiture au parking, à proximité du lieu de passage en zone américaine : « Chek Point Charlie »... le trafic était ralenti mais comme il s'agissait uniquement de voitures militaires ou assimilées l'attente n'était pas trop longue.

A proximité du fameux « mur » se trouve le Musée des Evasions. Nous avons passé plus de deux heures pour tout voir : incroyable !... souterrains, sous-marins de poche, petites voitures truquées, mongolifiées, etc. J'ai en possession l'édition française du livre : « Cela s'est passé au mur ». Presque toutes les maisons bordant la frontière furent démolies pour libérer le champ de vision... et le champ de tir.

Le long de ce mur de nombreuses pierres tombales marquant la fin tragique de ces vains essais pour retrouver la liberté.

En montant sur l'estrade installée à proximité du mur, nous avons eu une vue sur la porte de Brandebourg et sur la tristesse émanant de cette portion « interdite » et truffée de mines, avec soldats, chiens, etc.

Pour le retour, nous avons emprunté l'autoroute. A midi nous avons trouvé un petit restaurant... où le même échange a eu lieu... et dans un endroit similaire.

Obligation de faire le plein d'essence; surprise... sur la station 5 ou 6 policiers avec mitraillettes surveillant les allées et venues ! L'échange de marks n'a pu se faire; l'allemand questionné nous a montré les lampadaires qui servaient à l'éclairage de nuit : « Dans certains il y a une caméra qui enregistre tout ! » Un allemand de l'Ouest qui rentrerait chez lui nous a gracieusement remis les marks de l'Est qui lui restaient.

Imposante queue à la frontière... une heure à attendre avant de subir de nouveaux contrôles.

Retour sans histoire par Hanovre, Nienburg-sur-Weser; j'ai revu la caserne Mudra qui se trouvait à proximité du Stalag et de l'Oflag et enfin Bremen.

Malgré les embûches nous sommes revenus enchantés de ce voyage.

Une seule expérience suffit !... elle m'a permis de constater que notre beau pays de France, malgré ses « défaillances » qui ne sont peut-être que passagères est un pays de « cocagne » (pays imaginaire où l'on a tout en abondance)... même la liberté.

Dans l'éditorial de mon quotidien habituel on relève cet échange sous le titre : « Un marchandage éducatif ». L'explication est plus longue, les cinq jeunes gens de la R.D.A. s'étaient réfugiés dans l'ambassade des Etats-Unis et ils demandaient à fuir vers le monde de la liberté. Bizarre... assez facilement la dictature de Berlin-Est a admis le bien-fondé de leur demande. Il s'agissait seulement d'une question de prix.

La transaction a été chère; elle est généralement faite en monnaies fortes... habituellement le dollar, mais, ce qui fait honneur à la réussite de l'autre Allemagne le mark de l'occident a été choisi. Très grosse somme, l'équivalent de plusieurs centaines de mille francs français...

La LIBERTE n'a pas de prix...

Paul DUCLOUX.
24593 - X.B.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 70 F
100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchants.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

PROPOS

La solidarité qui lie entre eux tous les âges d'un même peuple et, au-delà, d'un même monde — celui-ci fût-il réduit au continent européen — nous commande plus qu'à d'autres, en raison même de notre qualité d'ancien combattant, d'être attentifs au présent et d'œuvrer, dans la mesure de nos moyens, au maintien de la paix et de la liberté, ces vertus essentielles si dange-reusement menacées aujourd'hui.

Le courrier que nous recevons témoigne bien de cette préoccupation. Les diverses contributions rédactionnelles aussi — fût-ce par le rappel du passé, qui a toujours valeur d'exemple...

Sensible aux remarques développées par l'ami FOURNIER Albert, dans un numéro récent du journal, Paul DUCLOUX nous dit clairement son sentiment sous un titre évocateur : « Ne pas remettre ça ». Que sa clairvoyance le préserve pourtant de l'utopie du « pré-carré » à usage de gouvernants désireux d'en découdre ! ce serait trop beau, il le sait. — Ceci dit, il nous reste à apprécier le DUCLOUX public — relations de l'amicale, toujours à même de nous présenter quelqu'un, un P.G. du bout du monde par exemple, ou de nous fournir la citation qui corrige, éclaire, rétablit ce qui doit être rétabli, ou peut l'être. Ce qui ne va pas de soi, toujours. Témoin le combat de notre ami Ch. WENGER, lequel expérimentant, ô combien, l'évangélique « ils ont des oreilles pour entendre et ils n'entendent pas », cherche en vain à obtenir de ses interlocuteurs que « leur oui soit oui » ou « que leur non soit non ! »

—0—

En page 5 du Lien de janvier, « Rouski Woïna Piednié », l'article de Jean AYMONIN sur les prisonniers de guerre russes. J'ai lu attentivement ce papier qui m'a fait retrouver des souvenirs identiques. Chacun de nous sait la vérité d'un tel récit. Au reste, qu'ajouter sur ce sujet d'histoire qui ne soit connu ? Au passage, j'ai noté le paradoxal « ils ignoraient le partage »...

« Que sont-ils devenus ces gentils camarades », interroge Aymonin ? Dans la mesure où ils ont survécu à la captivité allemande, les P.G. russes qui étaient restés côté Ouest ont été remis par les Alliés à Staline, qui les a envoyés au « goulag sibérien » pour six à quinze ans de « rab », afin d'y être « redressés par le travail », because leur « pollution capitaliste occidentale ».

Peut-être, cher Aymonin, ton TCHÉCO aura-t-il évité cette terrible et injuste épreuve ?

—0—

Le « Voyage à Berlin et dans la lande de Lunebourg » de ROSE m'a conduit à des réflexions un peu poussées... En dehors de l'intérêt proprement touristique de ce voyage, — notre ami raconte très simplement ce qu'il a vu (son reportage rappelle celui de L. VIALARD sur Vienne), ses descriptions de Berlin, Ouest et Est, sont bien venues —, l'important reste l'esprit qui préside à ce genre de rencontres. Des hommes qui, hier, ont combattu dans des camps ennemis, sur divers fronts, ont également connu la captivité, cinq ans, dix ans, ou plus, se retrouvent périodiquement pour évoquer des

souvenirs, se réjouir ensemble, mais aussi, le jumelage des villes aidant, pour parler d'une Europe unie à construire...

Déconcertante, étonnante démarche, ou simplement remarquable ? Et l'on se prend à rêver de rencontres « de ce type », familières, élargies à la Pologne, à la Russie, par exemple !

Ah, combien l'entente universelle serait facilitée si, après avoir été solennellement gravés sur parchemin, les droits pour l'homme de s'organiser, de s'exprimer, de circuler librement étaient partout pratiqués et honorés. N'est-ce pas pour ces libertés premières que les peuples se battent ? La liberté intérieure, que nul ne peut lui ravir, est-elle suffisante pour que l'homme se sente libre et heureux ? Écoutons ce médecin qui, des décennies durant, expérimenta dans son pays l'espace totalitaire :

« ...la liberté intérieure. Oui, celle-là au moins ; mais que l'autre nous fait défaut, la liberté extérieure ! La pensée est dialectique, elle a besoin de dialogue et d'action. C'est ainsi qu'elle grandit, avance et progresse. Et c'est parce qu'ils sont pleinement conscients de cela que les gouvernements la répriment. Si la part importante de la liberté n'était pas la communication, l'exercice actif de l'esprit, pourquoi toutes ces censures, ces entraves à l'expression ? La liberté intérieure est le dernier viatique des condamnés, l'ultime illusion dont ils vivent encore. Et ils vivent, c'est vrai, mais emmurés... »

Oui, pourquoi, lorsqu'elle lui est ôtée, l'homme ne s'empresse-t-il pas de reconquérir cette liberté que l'on dit lui être naturelle ? Pourquoi accepte-t-il si paradoxalement la perte d'un bien auquel tout son être aspire ? Ne sait-il pas que

« ...les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille (donne), plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruire tout ; et si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humour ou d'aliment, la branche devient sèche et morte ». (La Boétie).

● La désobéissance civile contre les tyrannies, ce n'est pas une simple vue de l'esprit, un idéalisme utopique, car il importe à l'homme de faire lui-même sa liberté, « l'humanité est une valeur que tout homme doit vouloir et savoir défendre... »

—0—

Sur TF1, le 8 février dernier, l'émission intitulée : « Ces malades qui nous gouvernent », nous a présenté le dossier médical de quelques célébrités politiques du XX^e siècle, Chamberlain, Gamelin, Hitler, Roosevelt, Mussolini, Staline, etc... Des hommes comme vous et moi, que les barrières qui veillent aux portes du pouvoir ne garantissent pas de la paranoïa, de la schizophrénie ou... du tréponème.

Edifiante émission, tard diffusée assurément, mais mémorable par l'enchaînement des images, des textes cités et des commentaires du présentateur.

J'ai retenu, pour vous en parler, le « dossier » du généralissime Gamelin — vous connaissez ? La syphilis nerveuse dont il soignait les séquelles durant la « drôle de guerre » ne nous intéresse que par ses répercussions indirectes « au plan professionnel ». Les interventions des médecins spécialistes à l'antenne ont été très nettes sur ce point... Quelques témoignages d'anciens collaborateurs rapprochés ou de hauts fonctionnaires en poste à l'époque, ont bien montré le trait typique de l'homme : l'indécision. Pour la fonction qu'il exerçait, ce n'était pas sans gravité, ni conséquence.

Ne rien entreprendre qui ne fut couvert par le pouvoir civil, c'est-à-dire par le gouvernement, témoigne éloquentement du manque d'assurance de son caractère. Ce défaut éminent, joint aux calculs des « politiques », expliquent peut-être que l'armée, portée aux frontières, soit restée « en attente » si longtemps.

Ce qui n'a pas empêché le généralissime, dans des mémoires en défense publiées en 1946, d'attribuer la défaite de 1940, d'abord aux politiciens et aux industriels, ensuite au simple soldat qui ne croyait pas à la guerre qu'il faisait. Nous voilà servis ! Notre chef nous reproche de n'avoir pas aimé la guerre, mais l'Histoire, elle, a jugé notre juge. Et le jugement de l'Histoire est sans appel.

Son remplacement le 19 mai 1940 par Weygand ne constituait-il pas le désaveu implicite de sa manière de concevoir une guerre qu'il avait librement acceptée de conduire ? Ne disait-il pas d'ailleurs, en privé, que l'ennemi n'attaquerait pas avant 1942 ? D'évidence, l'autre grand malade qui gouvernait alors outre-Rhin, et son état-major, avaient de « l'avenir de la guerre » une autre vision. Ils nous le firent bien voir !

—0—

Une lecture de dernière minute me fait revenir à AYMONIN et à son article sur les P.G. russes en Allemagne. Il écrit :

« ...Le premier mort eut droit à un cercueil fait par ses camarades avec des planches d'une étagère ; le second aussi. Le troisième, les fournitures étant épuisées fut enveloppé dans une couverture. Les deux autres furent enterrés sans rien, à même la terre ; tous hors du cimetière, dans un petit bois attenant, sans marque apparente... »

Nous avons tous été, peu ou prou, témoins en effet du manque d'égards des autorités allemandes aux prisonniers russes décédés en captivité... et nous en étions choqués.

Voici, extrait du livre « Vie et Destin », de l'écrivain soviétique Vassili Grossman, un passage de la scène qui retrace la visite d'une mère à la tombe de son fils au cimetière de l'hôpital militaire de Saratov :

« ...L'adjudant, un gars aux grosses oreilles charnues, qui était responsable des enterrements, se sentait en faute devant la femme qu'il emmenait au cimetière. Les cercueils étaient faits de minces planches déclassées ; les morts étaient enterrés dans leurs sous-vêtements ; les soldats étaient entassés dans les fosses communes ; les inscriptions sur les tombes se faisaient sur une vague planchette avec une peinture qui tenait mal. Il est vrai que dans les hôpitaux de campagne, les morts étaient enterrés sans cercueils dans les fosses communes et les inscriptions se faisaient au crayon chimique, lisibles jusqu'à la première pluie. Et ceux qui étaient tués au combat, dans les forêts, les marécages, les ravins ou

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

17 février 1944

Il fait un froid de loup. On déblaye de la neige pour élargir le chemin.

Schulz, plus connu sous le vocable d'Antoine a eu une explication orageuse avec son patron. S'étant fait porter malade, notre Antoine avait obtenu le diagnostic : « travail léger ». Or, le père Weiland voulait lui faire charger de la terre. Refus de notre camarade. Echange de mots « doux ». Le gardien est requis pour apaiser le différent. Antoine en profite pour exposer tous ses griefs : nourriture insuffisante, en particulier. Bref, après maintes paroles dénuées de courtoisie, il est décidé que Schulz restera au lager, pour se reposer, jusqu'à nouvel ordre. De plus, il sera probablement placé ailleurs. Tête du baour !

18 février 1944

Il n'a jamais fait aussi mauvais temps, depuis le début de l'hiver. On coupe du foin et de la paille. Mais, il y a un corps étranger dans le fourrage et le couteau se casse en deux. L'après-midi, on fend des souches. Ce n'est pas le moment de rester inactif, dehors.

Le Mont Cassin (en Italie) est pour l'instant, au premier plan de l'actualité.

Le fameux couvent qui abrita autrefois Saint Benoît et Saint Thomas d'Aquin et qui est l'abbaye mère des Bénédictins, a reçu des projectiles anglo-saxons, à profusion. D'où, clameurs scandalisées, dans la presse allemande : « Profanation ! Sacrilège ! Une zone neutre, où jamais un soldat n'a mis les pieds ! »

Côté anglais, autre son de cloche : « Le couvent a été fortifié et sert d'abri à des batteries d'artillerie ! »

Pour montrer sa bonne foi, le Général Kesselring, commandant en chef des opérations Sud-Est, a fait publier une déclaration signée du supérieur du couvent, où il est stipulé : « que le Mont Cassin n'a jamais été occupé par les troupes germaniques ». Mais tout cela ne modifie pas les plans des « Alliés ».

19 février 1944

La température est loin d'être paradisiaque. Pour se réchauffer, on continue de fendre des souches.

Les journées allongent de durée. Il fait clair jusqu'à 18 heures.

Minel est inquiet ces jours-ci. Il est question qu'il va changer de ferme. Il irait chez un jeune cultivateur qui a été désigné pour conduire le tracteur de la commune. Le Bauernführer est consentant. Minel vit dans les tranches car il ne voudrait pas quitter ses deux employeurs actuels, dont une dame.

Les vestes civiles commandées par la commune viennent d'arriver. Elles sont minces, mais bien taillées. Bien entendu, le gardien parle d'y apposer les lettres KRIEGS GEFANGENEN, mais je m'y oppose, farouchement, en faisant ressortir qu'il s'agit d'habits civils.

20 février 1944

Bellièvre, que je suis allé voir à l'hôpital se plaint, toujours, des mêmes douleurs à la nuque. Mais il commence à pouvoir se lever seul. Il a surpris une conversation entre le Docteur et la Sœur supérieure. Le médecin affirmait qu'il en avait bien pour six mois.

Après des propos banals, Bellièvre s'est lancé dans des réflexions sur la politique, et sur les différentes façons de gouverner les peuples, prouvant ainsi qu'il n'a pas perdu son bon sens.

(Ces notes sont écourtées par le froid. La chambre où nous sommes, est devenue une vraie glacière).

21 février 1944

La capitale de la Bavière a dû recevoir cette nuit des visiteurs nocturnes. Vers 4 heures du matin, nous avons entendu une « fanfare », qui commence à devenir familière. Ceux qui n'ont pas été réveillés par « l'orage » doivent être des dormeurs endurcis.

Aujourd'hui, c'est la Saint Cochon. On égorge l'animal et même deux. Le baour a obtenu l'autorisation de tuer un petit porcelet qui se refusait à grossir. Mes fonctions habituelles, dans cet événement, sont l'épilage du goret, ainsi que le grattage des pattes et des oreilles. Un peu plus tard, je participe au découpage du lard.

C'est le jour, où l'on mange le plus mal : un repas composé de choucroute et du gras de la tête, cuit à l'eau. A 5 heures, un morceau d'andouille glacée et le soir, la traditionnelle soupe aux pâtes.

Le père Reucht, qui est le garde-champêtre du village est convié aux agapes du soir. Ce doit être une tradition.

Notre camarade Schulz est toujours au repos. Le gardien semble l'avoir oublié. En attendant, Antoine se prélassait : il ne se lève qu'aux heures des repas. Toutefois, il lui a été signifié qu'il n'était pas possible de lui trouver une autre place, dans la commune.

22 février 1944

Il souffle, à présent, un vent qui doit venir des steppes de Russie. On confectionne des balais, dans l'écurie, sans trop se presser.

Suite page 4.

en plein champ, restaient parfois sans sépulture, et seul le sable, les feuilles mortes ou la neige se chargeaient de les recouvrir.

Mais malgré tout l'adjudant se sentait responsable de la mauvaise qualité des planches envers la femme qui lui demandait comment on enterrait les morts, comment on habillait les corps, et quelles paroles, si paroles il y avait, on prononçait sur la tombe (...). Pourquoi l'a-t-on couché sans rien ? Juste un maillot de peau, pieds nus. Il faudrait au moins une couverture, la terre est glacée et les nuits si froides... (La pauvre mère ne veut pas croire que son Tolia est mort). Que dire, cher Aymonin ?

—0—

L'actualité du passé n'a pas de cesse... Vous avez tous lu dans la presse l'histoire de ce « malgré nous » alsacien qui vient de mourir, Jean-Jacques Remetter.

Rentré du goulag le ...13 avril 1955, il n'avait pas voulu parler publiquement de son long calvaire sibérien — par crainte : « Raconter ses souvenirs était pour lui un soulagement mais aussi une épreuve douloureuse. Il n'y résistait jamais longtemps. Au bout de quelques minutes il était secoué de sanglots... » écrit son confident et ami, J. Granier, des « Dernières Nouvelles d'Alsace », dans « Le Monde » des 4 et 5 mars 1984.

— Rendez vos armes et reprenez le travail, ou les chars attaquent.

— Si les chars attaquent, nous mettrons les femmes devant nous. Ils n'oseront pas passer sur leurs corps. (Dialogue entre les autorités et les délégués des détenus qui, dans certains camps du goulag, se révoltèrent après la mort de Staline, environ 1953, 1954).

Ils osent. Mais quand l'ordre est donné, nul ne recule : vingt mille femmes en avant, quarante mille hommes massés derrière elles. Les chars s'ébranlent, chenilles contre chenilles, écrasant tout sur leur passage. En quelques minutes, des milliers de corps, dans les allées du camp, font une sanglante bouillie. La rébellion est matée...

Dans le livre qu'il vient de publier, « Les mains coupées de la Taïga », Patrick Meney, ancien correspondant à Moscou de l'A.F.P. affirme, preuves à l'appui, que plusieurs centaines de français, résistants libérés des camps nazis par l'Armée Rouge et Malgré nous d'Alsace-Lorraine faits prisonniers, seraient encore retenus en U.R.S.S.

Et s'il s'y trouvait quelques anciens P.G. des stalags et des oflags d'Allemagne ?

J. TERRAUBELLA.
12205 - V.B.

A travers sa condition de prisonnier, de témoin de la violence et de l'injustice, l'interrogation d'un chrétien, d'un homme, à propos du Mal dans le monde. Pourquoi y a-t-il du mal plutôt que du bien ?

Un jour, par les chemins alternés de la révolte, de la colère, de l'aveu et de la prière, l'angoisse a cheminé en lui pour atteindre au plus haut. On pense aux plaintes de Job : « Périsse le jour où je suis né... je n'ai ni tranquillité, ni paix, ni repos. Et le trouble s'est emparé de moi ».

Pourtant cet homme déchiré va connaître la paix et le réconfort. Le « signe » naîtra qui fera ruisseler ses larmes...

Ecrit « en situation », le texte de René QUINTON nous interpelle aujourd'hui encore, chrétiens ou non.

J. T.

Oh ! amère ironie du temps, de l'époque, de l'événement ! Tout l'aurait retranché du monde de l'espérance ! L'abîme profond, la puissante catastrophe, le feu vivant ? Il les avait vus dévorer la foule, coller comme une lèpre sur les corps, napper la surface de l'eau, fuir, torches humaines, sur les routes ! Nul n'était épargné et les innocents, comme toujours, étaient les premières victimes.

L'innocence, les innocents... ceux qui n'ont aucune responsabilité, qui sont, justement à cause de ça, désignés pour le sacrifice. Ne nous a-t-il pas été appris, depuis le commencement des temps, que c'était cela qui était digne de l'immolation à la divinité, à la puissance immuable ?

Toutes ces pensées lui rongeaient l'esprit, il ressentait comme une houle de sang, elle lui poignait le cœur. C'était la haine de la haine, il voyait rouge !

—0—

Un bruit à peine perceptible lui fit ouvrir les yeux. Là, devant lui — il pouvait dire face à face — son regard croisait un regard d'une limpidité merveilleuse ! Une biche, immobile, le regardait. Pas un mouvement, seulement le frissonnement du pelage qui montrait qu'il était un être de chair et de sang, vivant. Nulle frayeur chez l'animal. Que pouvait-il voir avec ses yeux admirables ? La masse brune qu'il faisait avec sa capote, brune comme la terre à l'entour ? Mais ce regard qui contemplait le sien ? L'échange dura quelques instants, le corps gracile se mit en mouvement, la biche s'éloigna lentement.

—0—

Alors il referma le livre. Tout son être, son esprit, sa chair frémissent, un flot irrépressible de larmes inonda son visage, et tandis qu'il reprenait le chemin du « lager », un mot passait ses lèvres : CLAMAVIT ! J'ai crié des profondeurs de ma détresse, j'ai crié vers TOI ! Et tu m'as donné un Signe.

Bad Oldesloe - 1942.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

La rencontre

Il était venu ici bien souvent. Le talus, au-dessus de la berge que suivait un étroit sentier, était creusé par érosion. L'eau, le vent, agissant sur le terrain sablonneux, avaient ménagé, jusque dans les racines d'un hêtre, une cache.

Par ce matin pascal, sous ce froid soleil d'avril, il avait éprouvé soudain ce besoin d'isolement, l'impérieux désir d'échapper à la promiscuité malodorante, au remue-ménage sordide des copains.

Il était venu, s'était assis dans cette espèce de cage. A ses pieds, la rivière coulait un faible flot sans lumière. Sur l'au-delà des campagnes encore sous le givre, s'élevait une brume basse qui ne tarderait pas à se dissiper.

Il était là, le livre sur les genoux, ouvert au hasard, et son regard vint se poser sur une leçon, un psaume : « Quemadmodum desiderat cervus (Comme gémit le cerf après l'eau vive. Désiderat ?... Pourquoi « gémit » ? plutôt « désire », tel du moins imaginait-il le sens propre, celui qui conviendrait le mieux à son besoin... Oui, comme l'animal désire l'eau vive, lui aussi, l'homme, privé de toute innocence, de toute pureté, il voulait boire à sa soif, rafraîchir son esprit, puiser à la source de vie. Le commentateur avait écrit : « Psaume de la soif de Dieu » et l'auteur : « Ainsi mon âme gémit vers Toi, Dieu ».

—0—

Oui, il y avait cette soif, celle de l'âme. Mais pour autant, l'autre soif, le besoin physique, n'était pas calmée. Pourquoi se mentirait-il à lui-même, pourquoi nierait-il cette faim, cette soif de tendresse humaine, l'appétit si fort en sa chair ? Il pouvait livrer son corps à la violence des efforts pour y échapper, se briser au travail, mâter la bête, il lui apparaissait que la force du sang n'en était que multipliée !

—0—

« Comme le cerf gémit... » A la réflexion, le mot convenait exactement, et il le redisait en poursuivant la lecture :

« Je n'ai d'eau que mes larmes, la nuit le jour ;

Moi qui tout le jour entend dire :

« Où est-il ton Dieu ? » Et cela était vrai, lui, comme d'autres, plus que d'autres peut-être, était hanté par cette question : « Où est-il ton Dieu ? »

Un Dieu, s'il était, qui laissait se perpétuer le massacre, un Dieu qui, s'il vengeait les innocents ne pouvait que les reprendre en son sein, les soustraire à cette haine aveugle qui poussait l'homme à détruire l'homme, et la femme dans les bras de l'inconnu et de l'esclave, quand ce n'était pas ceux de la brute ! Un Dieu qui permettait que la vie surgisse de la mort, au hasard des rencontres... — Lui-même, n'avait-il pas goûté à ce fruit amer ?

—0—

Le psaume continuait : « J'irai vers la belle tente ! Là habite ton Dieu, espère en Lui ».

La belle tente ! les heures concédées à la chourme. Après combien de tergiversations, ces quelques instants précieux l'avaient conduit, avec quelques-uns, vers l'autel de sa croyance, au milieu des humbles tertiaires d'Osnabruk. Il avait prié, dissimulé au fond d'une tribune comme un pilleur de grâce, mais la présence de son Dieu lui avait été soustraite, du moins dans sa retraite vivante. Il était resté sur sa soif, sur sa faim.

« Tu es l'appelant dans l'abîme ! dans le fracas des écluses, la masse des flots, des vagues a passé sur toi. Ton Dieu est sur la montagne, il est ton rocher ».

Il y a 40 ans

(suite)

La rumeur publique chuchote que les divisions allemandes encerclées, dans la région de Nikopol, seraient, maintenant, hors de combat.

Une dizaine de garçons de la commune, feraient partie de ces troupes, vouées à la captivité. On annonce même que plusieurs chefs d'Armées viennent d'être reçus et décorés par le Führer (en particulier Léon Degrelle commandant la Brigade de Wallonie).

En tant que chef de kommando, je viens de recevoir un laissez-passer, me permettant de circuler librement, à l'intérieur de la commune.

Lerocher, suppléant, bénéficie de la même faveur. Il jubile comme un vieux pou et s'exclame : « Dire que l'an passé j'étais obligé de faire des paniers pour ne pas rentrer le dimanche après-midi. Maintenant on aura tout notre après-midi... pour faire ce qu'on voudra ! »

23 février 1944

Il fait de plus en plus froid. Nous sommes en corvée de neige, toute la journée. On grelotte, même en travaillant. Le camion qui ramasse le lait est en difficultés sur les chemins glissants.

24 février 1944

Le ciel est clair, mais le vent du nord domine toujours. De plus, c'est la pleine lune. La période de froid n'est pas terminée. On pèlète de la neige, qui devient dure, avec la circulation des traîneaux.

Lerocher, qui était dans la Coloniale, me raconte des anecdotes de sa carrière, entre deux pelletées de neige, certaines sont assez cocasses.

Indépendamment des colis de vivres, les Belges reçoivent, maintenant, des vêtements anglais et américains (culottes, linge de corps et même capote). Ils seront, bientôt, complètement vêtus avec des uniformes des nations alliées.

Il ne leur manque, en somme, que peu de choses, pour être prêts à entrer en campagne. Certains bâtissent, même, à ce sujet, des hypothèses assez hardies !

25 février 1944

Firmament étoilé. Température très basse. Corvée de neige. Le vent est apaisé, le soleil brille, il fait beau.

26 février 1944

Le soleil a pris un peu de hauteur. Nous allons deux fois dans la forêt, avec des traîneaux, pour ramener des billes de sapin.

Pour remplir un questionnaire envoyé par une Compagnie d'assurances, le gardien et Arnold sont allés interroger Bellière, au sujet de son accident.

Il se pourrait que son patron soit déclaré responsable, pour ne pas avoir de garde-fous, dans ses bâtiments, aux endroits dangereux.

De l'avis du Docteur, Bellière n'est pas à la veille de mourir. On envisage de faire des démarches, pour obtenir sa libération.

27 février 1944

Dimanche. Nous partons, à une allure rapide, à Umdorf (16 km aller et retour) pour assister à une matinée théâtrale, organisée par les membres du kdo. Nous sommes 9 et nous chantons sur la route. Le chemin semble court.

Il y a une grande affluence, à Umdorf, près de 200 spectateurs. Conversation avec Lepoivre, l'Homme de confiance.

Le programme est surtout composé de chansons. On remarque de nombreux civils et des transformés.

Les acteurs s'interrompent en criant : « souffleur ! » ou rentrent dans les coulisses pour consulter leur rôle.

Mais c'est permis pour des amateurs ! Dans l'ensemble, le spectacle est agréable et plaisant.

En revenant à Ezell, nous faisons une charmante rencontre. « Oh ! c'est une gamine !, dit Le Prévot. Mais, non, nous répond la passante, c'est une Française ! La conversation s'engage. Son mari est prisonnier à Bellamont. Elle travaille à Berach et va le voir le dimanche. « C'est triste » ajoute-t-elle et ça dure depuis longtemps ! »

28 février 1944

On est encore à la neige. On n'en sort pas. Cette fois, il y a beaucoup de monde : le père Reucht, le boucher, le cantonnier surnommé Staline, « le rat blanc » qui est un jeune garçon, Casimir, Antoine et plusieurs autres. Par endroits, la neige est entassée à plus d'un mètre.

Un homme qu'on voit pour la première fois, nous donne une recette, excellente, selon lui, pour traiter le tabac.

Il faut, paraît-il, couper les feuilles en menus morceaux (quand elles sont bien sèches) et les plonger dans de l'eau bouillante. Il en sort un jus semblable à du purin. Quelques jours plus tard, on fait tremper le tabac à nouveau, dans de l'eau sucrée.

On obtient, ainsi, une herbe à Nicot, douce à fumer et sentant bon. (C'est bien sûr sans garantie du gouvernement !)

29 février 1944

Matinée radieuse. « Au poil ! » comme dit Antoine. Mais l'après-midi, il neige et on reprend les pelles.

Schulz nous parle de son internement en Suisse. Casimir, me lance des coups d'œil, car lui aussi est Polonais et a séjourné en Suisse. Pour des raisons complexes, il a toujours affirmé qu'il était de nationalité française. Cela lui permet de surprendre des conversations entre polonais.

La liste des « Morts pour la Patrie » s'allonge. On vient d'annoncer le décès d'un fils du charpentier. (C'est le deuxième de la famille). Les parents n'ont pas encore reçu l'avis officiel, mais ils sont, déjà, en posses-

sion des objets personnels (montre, portefeuille, etc.) de leur fils, ce qui veut tout dire...

1^{er} Mars 1944

Ciel noir. Flocons de neige. Avec mon « baour », nous allons chercher des briquettes de charbon, au dépôt du presbytère. Quelle bâtisse que ce presbytère ! Les prêtres sont bien logés dans la Haute Souabe. Celui d'Ezell dispose d'un bâtiment où l'on pourrait loger, sans peine, deux compagnies d'infanterie. Dans cette construction massive, presque carrée, on ne compte pas moins de 54 fenêtres. Si on était en France, quelle aubaine pour les agents des contributions directes !

C'est le ministre du culte qui possède la plus belle maison du village. Il est même étonnant que les chambres inhabitées ne soient pas réquisitionnées, pour mettre à l'abri quelques victimes des bombardements. Ça viendra certainement !...

2 Mars 1944

Vent glacial. On continue à pelleter de la neige, sur les chemins. La conversation est aiguillée sur la richesse du Prince de Walburg, propriétaire d'une grande ferme et de cinquante mille « morgens » (arpents) de forêts, dans la région.

A 5 heures, le père Reucht clame de sa plus belle voix que la journée est finie et qu'on n'ira pas à la neige demain.

Le patron d'Haegemann vient d'apprendre que son deuxième fils est porté disparu. Il en avait été de même pour le premier fils.

Voilà une ferme qui risque de tomber, plus tard, en d'autres mains, faute d'héritiers...

Dans toute la commune, la visite la plus redoutée est celle de l'instituteur. C'est lui qui est chargé d'avertir les familles, du décès ou de la disparition des soldats qui sont aux armées.

Quand on le voit surgir, dans la rue, l'angoisse s'empare de ceux qui ont quelqu'un au front : « Vient-il ici ? Va-t-il s'arrêter ou passer tout droit ? » Même quand il se promène innocemment, il inspire de la crainte aux gens sans nouvelles, car on ne sait jamais s'il ne porte pas un funèbre message. Ses fonctions ne sont pas très enviables, quoiqu'il paraisse s'en acquitter, sans trop d'émotion...

3 Mars 1944

Quand le ciel se couvre, la température devient glacée. On fait des charrois, en traîneau, d'abord de planchettes (que l'on place entre les tuiles), puis d'un sapin découpé à la scierie. A présent, il fait jour jusqu'à 7 heures.

4 Mars 1944

Le printemps ne nous fait, toujours, aucun signe et la neige ne veut pas partir. On empile du bois, après déjeuner, bien que ce ne soit pas la grande chaleur.

Le soir, nous allons prendre un bain dans la buanderie de l'hôpital. Au début, tous les membres du kdo s'y précipitaient. Mais, à présent, il n'y a plus que 3 ou 4 amateurs d'eau tiède.

(A Suivre)

M. ROSE.

La contestation pacifiste en Allemagne

Voici, comme annoncé, le premier d'une série d'articles sur l'Allemagne écrit par notre camarade et ami Eric GROS.

C'est un truisme d'énoncer que l'Allemagne de 1984 n'a rien à voir avec celle que les anciens P. G. ont connue de 1940 à 1945.

Mais en dépit, ou peut-être même à cause de sa transformation, ce pays reste la pierre d'achoppement politique en Europe. La paix ou la guerre peuvent très bien sortir de la solution qui sera donnée aux problèmes de ce pays divisé, en quête d'unité ou d'identité.

Les anciens prisonniers, plus que d'autres catégories de français, restent attentifs à l'évolution de la situation allemande. C'est pourquoi je suis persuadé que les lecteurs du Lien apprécieront à sa juste valeur la contribution d'un des leurs à la connaissance des « idées et des faits » qui agitent l'opinion allemande aujourd'hui.

J. T.

I. - RESISTANCE SOUTERRAINE ET RENAISSANCE DE LA CONTESTATION

Le régime national-socialiste, aidé de ses puissantes formations paramilitaires (les Schutzstaffeln ou SS) et de son omniprésente police politique (la Gestapo) exerça depuis son avènement, en 1933, jusqu'à sa chute, en 1945, un pouvoir coercitif qui étouffa les consciences et musela toute opposition. Résister à cette tyrannie totalitaire ne pouvait qu'être le fait d'êtres exceptionnels. Des étudiants, des ouvriers, des officiers, des croyants luttèrent dans l'ombre ; des attentats contre Hitler furent préparés, des complots fomentés ; tous échouèrent, y compris la grande conjuration des généraux, du 20 juillet 1944, qui fut noyée dans un bain de sang. L'état hitlérien put ainsi mener jusqu'à l'écrasement de ses armées et la totale occupation de son sol une guerre conduite avec tant de brutalité et de fanatisme qu'elle rendit impossible toute sédition et toute mutinerie. Résigné, soumis, terrorisé, le peuple allemand assista et participa à sa débâcle sans jamais avoir pu s'enhardir à la désobéissance. Mais la paix revenue, il recouvra l'usage, le besoin et le goût de la liberté, reprit des attitudes de refus, réapprit à désobéir.

En Allemagne occidentale, le libre débat politique reconstitué successivement dans les communes,

les « Lander », la Fédération, fut la première chance donnée à l'émancipation des esprits et à leur réflexion critique. Mais l'exercice de la liberté s'amplifia jusqu'à devenir la radicale contestation des valeurs au nom desquelles le pouvoir hitlérien avait rassemblé, dominé et fourvoyé toute une communauté nationale. Devinrent ainsi suspects aux yeux de la nouvelle génération, dressée contre ses pères dont elle stigmatisait les crimes, la Patrie, l'Etat, l'Armée.

2. - LA PROTESTATION PERMANENTE

Une opposition se fit jour, venue principalement des rangs de la jeunesse estudiantine ; elle fut désormais une constante de la vie publique allemande. Dans les années 70, elle s'exagéra jusqu'au terrorisme. Mais, à la différence de l'entre-deux-guerres où s'affrontèrent, dans une violence continue, les factions rivales, l'agitation en R.F.A. n'ébranla jamais la stabilité politique d'un pays économiquement prospère. 1949 et 1950 sont pour l'Allemagne, l'Europe et le monde des années cruciales. Le 8 mai 1949 est fondé la République de l'Allemagne Occidentale, et le 7 octobre de la même année, réplique soviétique à cette dernière, la République Démocratique Allemande. La partition de l'Allemagne est à l'image du « grand schisme »

qui dresse désormais l'un contre l'autre l'Est et l'Ouest.

En 1950, les Américains interviennent en Corée. La tension internationale est telle que l'Occident, alarmé, renforce sa défense. Il y associe la République Fédérale qui est dotée, en 1954, d'une force militaire intégrée à l'O.T.A.N. Mais ce réarmement se heurte, en Allemagne, à une large réprobation populaire. L'opinion est d'autant plus choquée — dans les deux sens du terme — qu'après 1945 l'occupant a jeté l'anathème sur l'armée allemande et entrepris d'extirper tout militarisme (on est allé jusqu'à interdire le vol à voile et l'escrime, sports jugés paramilitaires !)

Bien que dénoncé maintenant par ceux qui l'avaient encouragé quelque temps auparavant, l'antimilitarisme demeure virulent et actif ; il va de pair avec la critique des deux valeurs que rejette la jeunesse, la Patrie et l'Etat, et qu'elle répugne à défendre. Se développe le mouvement des « sans nous » (ohne uns). Les jeunes allemands usent largement du droit à l'objection de conscience que leur accorde la « Loi Fondamentale » (« Grundgesetz ») — constitution de la R.F.A., dont on ne soulignera jamais assez le caractère profondément libéral et démocratique. L'objection de conscience est si répandue qu'elle touche, en 1983, 60 000 conscrits, soit environ 20 % d'une classe d'âge (en France, les objecteurs ne sont que 1 500).

Mais l'antimilitarisme, dont nous voulons seulement nous occuper ici, n'est qu'une composante du climat révolutionnaire qui agite l'Allemagne, sans toutefois l'ébranler dans ses profondeurs. Opposition extra-parlementaire des années 60, révolte étudiante de 1967, préludant au grand embrasement européen de 1968, terrorisme de la Fraction Armée Rouge des années 70, tout cela draine, sans cohérence, des courants de pensée libertaire, marxiste, écologique. Lorsqu'en octobre 1977, la houle terroriste est brisée par l'anéantissement de la bande à Baader et que cessent du même coup enlèvements et attentats, l'Allemagne semble recouvrer son calme. Mais celui-ci n'est qu'apparent et provisoire. Dès 1980, la vague pacifiste s'enfle et déferle sur le pays.

3. - LE MOUVEMENT DE LA PAIX

Le surgissement de ce mouvement n'est donc pas occasionnel. Il s'inscrit dans la tradition contestataire de l'Allemagne d'après-guerre. Il capte à son profit, pour un projet limité à la défense inconditionnelle de la paix, toutes les forces protestataires qui, depuis des années, sous des formes diverses, se donnent libre cours en Allemagne.

Quand et pourquoi ce mouvement apparaît-il et développe-t-il sa combativité et son influence ? En 1977, l'installation des SS 20 soviétiques a laissé sans réaction l'opinion allemande. Mais dans les

années 1979 et 1980, un faisceau d'événements, la double décision de l'O.T.A.N., l'invasion de l'Afghanistan, la crise polonaise, a brisé les espoirs de la détente sur laquelle l'Allemagne avait fondé sa politique et d'où procédait sa confiance. Dans le projet occidental d'installer les Pershing au cas où échoueraient les négociations de Genève, de nombreux Allemands ne voient qu'un péril accru pour leur sécurité et la paix. La peur gagne désormais de larges couches de la population. La crise économique ajoute au désarroi.

Dans ce climat d'inquiétude, le « mouvement » mobilise ses troupes de jeunes gens dans des manifestations massives et grandioses. 3 millions de citoyens ouest-allemands participent, du 15 au 22 octobre 1983, à la semaine d'action du mouvement de la paix. Mais l'ampleur des manifestations ne suffit pas pour modifier le cours politique et militaire des événements. Le 22 octobre 1983, le Parlement fédéral vote l'installation des euromissiles sur le sol allemand. Le déploiement des Pershing commence aussitôt.

Qui sont ces héros, ces pèlerins de la paix ? Le vocabulaire par lequel ils se désignent laisse pressentir la diversité de leurs tendances. Ils ne constituent pas un parti, rassemblé autour d'une doctrine et d'un programme politique, mais un « mouvement », communauté composite, dynamique et ouverte, soudée par une seule et même passion : l'attachement absolu à la paix.

Se rassemblent et militent dans le « Mouvement de la paix » des chrétiens, principalement des protestants et leurs pasteurs, qui s'étaient déjà dressés avec vigueur contre la création de l'armée fédérale et invoquent aujourd'hui le Sermon sur la Montagne pour prêcher la non-violence et proposer la paix sans condition. Des écologistes hostiles à l'exploitation, tant civile que militaire, de l'énergie nucléaire. Des neutralistes qui veulent conquérir l'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis des grandes puissances. Des militants du parti communiste allemand (D.K.P.), petit parti, soutenu et financé par l'Est, dont se méfient les pacifistes eux-mêmes, tel l'écrivain Heinrich Böll, qui dénonce leur trop grande influence dans le mouvement. Des marginaux, « alternatifs » et anarchistes (« Chaoten ») de tous bords, pour qui l'ordre établi ne mérite pas d'être défendu. Enfin, toutes tendances confondues, la masse des Allemands qui éprouvent la peur panique de la guerre nucléaire, dont ils seraient les premières victimes (peur qui atteint moins la France, encore sécurisée par l'idée de la dissuasion).

C'est donc principalement la peur qui a poussé des millions d'Allemands à protester contre l'armement de « rattrapage » (« Nachrüstung »). Mais non content d'être une idéale profession de foi non-violente, le pacifisme allemand a pris des positions qui l'impliquent dans la réalité politique internationale. Redoutant d'être le glacis que les Occidentaux sacrifieraient à leur propre défense, les pacifistes en sont venus à rejeter une protection nucléaire que non seulement ils jugent illusoire et périlleuse, mais encore humiliante, parce qu'il ne peuvent en décider eux-mêmes. La fierté nationale se mêle à l'hostilité envers le protecteur désavoué. Ayant perdu dans une certaine mesure la garantie américaine, les pacifistes se donnent de bonnes raisons de composer avec l'Est ; ils s'en font une image à leur convenance. L'antiaméricanisme déclaré a pour corollaire un prosoviétisme implicite. Sont admis le réarmement et le besoin de sécurité de l'Union soviétique, justifiée sa fièvre obsidionale, minimisée ou niée son totalitarisme et son expansionnisme, esquivée ainsi la condamnation morale du système. Certains pacifistes vont même plus loin encore. Ils proposent l'exemple d'un désarmement nucléaire unilatéral. Ainsi l'écrivain Günter Grass suggère aux pays occidentaux « de faire un premier pas et de voir ce que feront les autres ». Cette confiance dans le bon-vouloir des « autres » est-elle raisonnable et opportune ?

Quelles sont, en 1984, les perspectives du Mouvement de la paix ?

L'année 1983 fut celle de ses succès les plus spectaculaires et de sa première grande défaite politique. Il n'en abandonne pas pour autant le combat. Sa visée essentielle est de faire pièce à la dissuasion, d'en vaincre l'esprit, la logique et la politique. S'il n'a plus, pour l'instant, l'occasion de mobiliser les foules, il n'en reste pas moins une force vive de la société allemande. Il poursuit une intense activité de propagande. Il collecte des signatures, incite au refus du service militaire et de l'impôt, envisage le boycott des usines d'armement, endoctrine la jeunesse des écoles et des universités. Les Eglises apportent à leur mouvement leur appui moral et intellectuel. Cependant, malgré leurs efforts, les pacifistes restent incapables de modifier la politique de leur pays. L'Allemagne fédérale reste fidèle à l'Occident, à l'O.T.A.N., à la défense nationale.

Mais à tous reste posée la question essentielle : comment sauver la paix ?

4. - LE PACIFISME SERT-IL LA PAIX ?

La principale faiblesse des thèses pacifistes est d'avoir un précédent historique qui conduit aujourd'hui à les refuser. Les pacifistes intégraux des années 30 ne voulaient opposer à la menace hitlérienne que la non-violence. Giono déclarait n'avoir « honte d'aucune paix » et le 30 septembre 1938, il demandait solennellement au président Edouard Daladier que la France prit « immédiatement l'initiative d'un désarmement universel ». Cette candeur paraît aujourd'hui dérisoire. L'entreprise hitlérienne, qui eût été monstrueuse même si elle n'avait pas rencontré de résistance, apporte a posteriori un démenti irréfutable à cet irénisme inconditionnel. Est-il actuellement interdit de raisonner par analogie, de voir dans l'expansionnisme soviétique le pendant — mutatis mutandis — à l'impérialisme national-socialiste ? Comment alors ne pas craindre que la paix conçue comme un absolu et voulue comme une fin n'aboutisse à la défaite de la liberté et du droit ? Comment justifier le pacifisme ? comment ne pas le condamner ?

Les gouvernements et une grande partie de l'opinion publique des pays occidentaux considèrent aujourd'hui comme le virtuel fauteur de guerre l'Union Soviétique flanquée de ses satellites. A la vérité, il serait injuste de lui prêter le bellicisme de Hitler ; le souvenir du dernier conflit mondial et la peur de la guerre atomique l'habitent, elle aussi. Et surtout, à la différence de l'Allemagne hitlérienne, totalité close imperméable à toute propagande extérieure, les pays de l'Est n'ont pas pu ne pas entendre le message pacifiste venu de l'Allemagne de l'Ouest.

C'est ainsi que le Mouvement de la paix a trouvé un écho dans la République Démocratique Allemande (ses dirigeants parlent même d'une véritable « contamination »). Une contestation pacifiste s'y manifeste, que le pouvoir tolère, contient et réprime tout ensemble. Elle émane, cette fois encore, de la jeunesse, appuyée et couverte par l'Eglise protestante. Dans plusieurs villes est-allemandes ont lieu des rassemblements qui protestent contre les nouvelles fusées, soviétiques et américaines, et réclament le désarmement. Une symétrique hostilité envers « l'occupant » respectif commence à exciter les esprits de part et d'autre du rideau de fer. Il se crée ainsi par-dessus la frontière idéologique une conscience commune qui peut influencer sur la politique des grandes puissances, les engager à la circonspection, les inciter à la conciliation, les pousser à la négociation. Le pacifisme est la manifestation européenne de l'opinion publique et les dirigeants, bon gré mal gré, sont bien obligés d'en tenir compte. Le grand déploiement pacifiste de l'automne n'est pas resté sans retentissement : au plus fort de la crise qui a suivi l'installation des Pershing, le gouvernement ouest-allemand maintenait l'exigence du dialogue avec l'Est. En une certaine mesure, le pacifisme se transforme aussi en politique ; il peut inciter les gouvernements occidentaux à faire des concessions

qui pèseront sur les régimes communistes par la pression des valeurs morales.

Mais l'ambiguïté problématique du pacifisme n'en demeure pas moins préoccupante. Refus des armes et de la guerre, haute postulation de la morale, le pacifisme est comme un fanal éclairant l'âpre chemin qui mène au Bien.

On ne peut nier la noblesse de cet idéal, on ne doit pas ignorer les risques. La politique n'est pas prête à se subordonner à la morale. Les non-violents font le jeu de ceux qui ne le sont pas et servent ingénument la politique réaliste des agresseurs et des conquérants. Lénine déclarait en 1922 qu'il « fallait utiliser les pacifistes pour dissoudre l'ennemi ». Les quelques réussites localisées de la non-violence n'infirmes pas cette proposition. Ne peut donc régner aujourd'hui, jusqu'à nouvel ordre, que la « paix belliqueuse ». Le vieil adage « si vis pacem, para bellum », toujours invoqué par les états et sans cesse démenti par l'histoire, acquiert, à l'ère atomique, la valeur d'un précepte éprouvé. Si les gouvernements démocratiques, suivant l'exhortation de Kissinger, se doivent « d'entretenir en permanence la foi de l'opinion dans leur dévouement à la paix », ils ont aussi le devoir de fermeté et de vigilance. Il faut, pour cela, écarter le voile d'illusion dont se couvre le pacifisme, voir le monde tel qu'il est, se souvenir que la force est encore et toujours la meilleure sauvegarde du droit et de la liberté, maintenir la balance égale entre l'esprit de résistance et celui de conciliation. Cette politique soustraite aux emballements idéalistes, se veut froidement calculatrice : grâce à l'équilibre des forces et malgré les risques qu'il comporte, elle espère éviter la guerre dans un sursis indéfiniment prolongé par la menace et la peur d'un conflit nucléaire. Sans doute, cette politique de dissuasion est entachée d'incertitude, mais face à elle, le discours pacifiste prend l'aspect d'une périlleuse chimère.

Eric GROS.

MON ÉVASION par Raymond GAUTHIER

DU 24-10-41 AU 1-11-41

Le dimanche 5 octobre, un camarade de notre kdo reçoit une lettre d'un de ses camarades du kdo du village voisin qui était arrivé à bon port. Cette lettre nous donne à tous le café et ranime en moi l'idée de partir à la cloche de bois ! Il fallait, par tous les moyens, me trouver un nécessaire pour tenter l'aventure...

Le lundi 6, j'annonce au gamin qui était avec moi au travail, l'arrivée des camarades en France.

— Pourquoi ne pars-tu pas ? me dit-il.

Je lui explique que je n'ai ni carte, ni boussole.

— Je t'achèterai une carte, me répond-il, et te donnerai ma boussole aux conditions suivantes : la boussole contre un paquet de 200 cigarettes polonaises, et la carte contre 5 D.M. et une plaque de chocolat...

Le marché est conclu.

Le mardi 7, il me donne la boussole, en échange de quoi, le mercredi, je lui troque le paquet de cigarettes et deux barres de chocolat. La joie se lisait sur son visage.

Maintenant il me fallait ma carte, et, pour l'acheter, il fallait que le gamin se rende dans un village assez important (Phouledorfe), bien entendu, sans que personne ne le sache... Je trouvais le temps de plus en plus long... et tous les jours je lui demandais quand il me la procurerait. Enfin, le lundi 13, il m'apporte cette carte tant attendue, contre quoi je lui donne 5 D.M. et une plaque de chocolat. Tous deux nous étions heureux... mais moi certainement davantage que lui !

Le soir, après notre journée faite, je cherche, sur la carte, une route, la plus courte, la moins dangereuse, et la plus détournée des villes et des villages.

Le vendredi 17, je me fais porter malade afin d'avoir plus de temps et de tranquillité. Comme pour me favoriser, le dimanche 19, il me vient, au pied droit, un furoncle, lequel me donne droit à 3 jours de repos au kdo. Tout s'arrange donc pour le mieux.

Le jeudi 23, je vais au travail pour m'assurer que je ne souffrais pas trop du pied.

Le soir, au retour, nous ne savons pas si notre fuite est pour aujourd'hui ou pour demain. Finalement, après discussion, le jour J est décidé pour le vendredi 24, au soir...

Vraiment cette journée du 24 me semble terriblement longue ! Enfin, nous rentrons au kdo, tous décidés. Je me couche tranquillement après avoir porté, comme

mes camarades, ma culotte et mes souliers dans une chambre voisine et fermée à double tour.

Comme d'habitude, notre gardien nous quitte à 21 h 30, sans l'ombre d'un doute. A 22 heures, silence le plus complet. A 22 h 30 je commence à découper un panneau dans une porte, ce qui nécessita une demi-heure de travail acharné d'où ne devait s'échapper aucun bruit. A 23 h 30 les deux portes sont défoncées : le passage est libre pour aller chercher culottes et chaussures. Je glisse dans ces petites ouvertures (0,55 x 0,30) où il faut ramper à plat ventre... je fais suivre tous les habits et nous nous vêtissons rapidement et en silence. Nous repassons par ces petits orifices afin de charger capotes et valises sur le dos... après quoi nous sommes prêts à partir.

A 24 h 30, j'ouvre la fenêtre et les volets et suis attentif au moindre bruit. Sur la route, c'est le silence le plus complet. Je sors le premier, suivi de mes six camarades. Nous nous retrouvons tous derrière le kommando à 24 h 45. Le départ est rapide afin de nous cacher derrière la butte. A 1 h 30, nous gagnons un bois où il y a une pente abrupte. Etant le chef d'équipe, je marche en tête et prévient les autres de ce que j'aperçois sur un petit sentier du bois : « Attention !... la descente est très forte ». Dans la nuit, je distingue à peine, tellement il fait noir. Je vois un arbre devant moi ; je vais pour m'appuyer contre, mais trompé par l'obscurité, il était plus loin que je ne croyais... et c'est la chute dans une carrière d'une profondeur de quatre mètres. Je ne suis pas blessé, c'est le principal !

Je prévient les autres de contourner à droite. Moi, toujours dans la carrière, j'attends car je n'ose m'aventurer plus avant, c'est encore le vide. Enfin un camarade descend et se trouve sur une route nationale que l'endroit où je me trouve surplombe de deux mètres. Il m'aide à descendre. Etant sur la terre ferme, je me mets à constater les dégâts qui s'élevaient à un soulier éclaté et une semelle qui ne tient pour ainsi dire plus. Malgré tout c'est minime, comparativement à ce que j'aurais pu avoir.

Moins de chance pour un copain, JAMAIS, qui tombe sur la route et se fait une entorse. Heureusement que nous nous étions munis d'un petit nécessaire en prévision d'accident. Nous bandons son membre accidenté sur place, et continuons notre route. Mais nous nous sommes perdus ; nous ne devons pas traverser cette route.

(A suivre).

La tournée pastorale

Pendant la captivité, à part les stalags et les kommandos où des prêtres prisonniers travaillaient, aucun contact, ni pratique religieuse n'étaient possibles, du moins en pays protestant. La dernière messe à laquelle j'avais participé était un office célébré sur le front belge, par un prêtre soldat. Cela datait de trois ans.

En 1943, à la demande du Gouvernement Pétain, les compagnies furent dotées d'un aumônier.

Le nôtre venait de Sandbostel.

C'était un théologien qui professait dans un séminaire avant la guerre.

Il logeait au Camp IV de Heide et ne travaillait pas.

Il préparait ses homélies et allait avec un gardien, tous deux en vélo, visiter les kdos, en Tournées Pastorales.

Un jour, les allemands nous annoncèrent sa venue. Il arriverait un samedi soir, passerait la nuit avec nous, et repartirait ailleurs le lendemain dimanche.

Ce fut, chez nous, un branle-bas. Dans le réfectoire, transformé en chapelle, on dressa un autel. Dans la pièce qui servait à ranger nos capotes et nos souliers pour la nuit, on fit, avec des couvertures, un confessionnal. La patronne de la Kantine, prévenue par les gardiens, nous fournit pour notre nouvel hôte, une paillasse neuve, un drap et une couette... et on attendit le samedi soir, la venue du « Curé ».

Vers six heures trente, il arriva, précédé de son garde qui l'annonça ainsi :

— « HIER IST DER MANN ! » ce que l'on pouvait traduire par l'ECCE HOMO de Ponce Pilate, ou plus simplement : « VOICI L'HOMME »...

Intimidés devant ce personnage inspirant vraiment le respect, bien habillé, de stature imposante, nous lui souhaitâmes la bienvenue. Il portait autour

Suite page 6.

La tournée pastorale (suite)

du cou, au bout d'une cordelette, la croix d'ébène des Jésuites. Personne n'osa le tutoyer comme nous le faisons couramment avec les prêtres prisonniers. Il nous félicita pour notre organisation et après s'être réchauffé les mains, passa son aube, s'installa au confessionnal et attendit le premier pénitent.

Il attendit longtemps...

Puis, passant la tête hors de sa couverture, il m'appela :

— Si « vous » voulez bien donner l'exemple !

Je m'exécute, rempli de trac...

Mais quoi dire?... Un P.G. ne vole pas, il récupère... Il n'est pas paresseux, il résiste... Quand aux autres péchés capitaux...

Alors, après quelques bredouilllements incompréhensibles pour le confesseur, il coupa court et me donna l'absolution.

Je sortis soulagé et appelai : « Au suivant ! » Mais il n'y en eut pas.

Souvenirs... Souvenirs...

AVANT PROPOS

MOLLN. KOMMANDO 528.

UN DIMANCHE PLUVIEUX EN 1943.

Le repas du soir a eu lieu de bonne heure car il y aura représentation. Sous la direction de Lucien TURGOT (comédien, fantaisiste dans le civil) plusieurs sketches seront interprétés par lui-même

Le quart d'heure au téléphone

INTRODUCTION

...CAPRICES...

Il est des matins clairs où tout semble chanter ; Les oiseaux, les fleurs, s'unissent pour nous charmer ; Le soleil rit, content, rayonne sur nos cœurs Pendant que Messire Vent compose un chœur. Il est des matins clairs où tout semble chanter, Et ces matinées là, j'ai envie de danser.

Il est des jours banaux où tout semble réglé, Où chacun à sa place a ses gestes coutumiers. L'horloge au cadran continue son chemin, Sachant bien qu'aujourd'hui ressemble à demain. Il est des jours banaux où tout semble réglé, Et ces journées là, je vais... sans même songer.

Il est des soirs mornes où tout est endeuillé, Où Pierrot à la lune tend ses bras explorés En réclamant sa brune partie on ne sait où Emportant avec elle le cœur du pauvre fou. Il est des soirs mornes où tout est endeuillé, Et ces soirées là, je les passe à pleurer.

Il est des nuits d'orage où tout semble gronder ; Où le vent et la pluie veulent tout emporter Hurlant avec fureur la colère et dégoût, D'une vie de malheur bonne à mettre à l'égout. Il est des nuits d'orage où tout semble gronder Et une de ces nuits là, je me supprimerai.

Allo ! Allo ! Verbinden sie mich bitte mit Frankreich. Oui, oui... avec la France ! Allo ! Allo ! Allo ! la France ? Ah ! Une voix française. Que je suis content de vous entendre Mademoiselle !...

Comment ? Vous ne me connaissez pas ?... Moi non plus, mais voyez-vous, vous êtes la première femme française avec qui je parle depuis quatre ans et cela me fait tant plaisir que j'ai envie de pleurer et rire en même temps !... Qui je suis ?... Pfttt ! Pas grand chose ! moins que rien... un pauvre prisonnier qui téléphone du camp !... Oui, du camp. Après les lettres, la radio, nous avons reçu l'autorisation de téléphoner une fois chez nous ! Avouez que nous sommes gâtés ! Mais vite, vite, passez-moi Ely 40-40... Merci.

Allo ! Allo ! Ely 40 deux fois ?... Raymonde... ma chérie... Tiens, j'ai la gorge si serrée que je n'arrive plus à émettre un son...

Raymonde... Voyons, tu ne me reconnais pas ? Mais oui, c'est moi... Ça te fais quelque chose de m'entendre, hein ? Pas tant qu'à moi... Du camp ! Après 40 mois de captivité, on est autorisé à téléphoner une fois chez nous... Comment je vais ? Bien, mais ne parlons pas de moi... D'entendre ta voix si chère après si longtemps me comble de bonheur. C'est la musique la plus douce que je n'aurais jamais cru réentendre !... Si tu savais comme le temps me paraît long loin de toi ! Heureusement, la pensée n'est pas prisonnière, elle ! Tiens, le matin au réveil, mon premier bonjour est pour toi. A midi ce sont nos petits repas en tête à tête que j'évoque, et le soir, quand tout est plongé dans l'obscurité, c'est à toi que je rêve allongé sur mon lit. Je rêve à notre bonheur, à Toi, et je te revois telle que tu étais dans notre petit nid.

Allo ! Allo Ne coupez pas, Mademoiselle !

Allo ! Oui mon amour, c'est moi. Ah ! Si tu savais comme je t'aime... à en devenir fou ! Je revois tes yeux, si noirs, si grands, qui en se posant sur moi étaient empreints d'une telle tendresse, d'un tel amour, que je me sentais fondre devant eux. Je t'aime ma chérie. J'aime tes cheveux si noirs et si fins qui, dénoués, semblaient vivre au contact de ma main. Je t'aime, ma Raymonde. J'aime ton front sur lequel je savais lire la moindre contrariété. Oh !

Au bout de quelques minutes, ne voyant venir personne « les autres se dégonflaient » il sortit et commença sa messe devant le kdo presque au complet. Je dis presque, parce que deux ou trois s'allongèrent ostensiblement sur leur paillasse pour piquer un roupillon « cela ne les intéressait pas ».

La cérémonie commença, avec comme enfant de chœur « le seul homme en état de grâce » (par force). Ayant jadis servi la messe, je n'en menais pas large et débitais à genoux devant mes camarades mon latin hésitant. Ils ne se moquèrent cependant point.

A la Consécration, l'officiant demanda : « Que ceux qui veulent communier lèvent la main ! » et ajouta « comme pressé par le temps je n'ai pu confesser tout le monde (hum !...) je vous donne l'absolution générale. Que chacun se repente en lui-même. IN NOMINE PATRIS, etc ».

Heureux de s'en tirer ainsi, l'une après l'autre des mains se levèrent... puis presque toutes.

Le prêtre consacra le nombre d'hosties demandées et donna la communion.

et par d'autres prisonniers ayant acquis à son contact quelques dispositions artistiques !

Ne disposant que de peu de décors et ayant fait le pari de situer la scène avec un seul objet, je le gagnai en écrivant ce monologue appris par cœur par Lucien et ne comportant pour tout décor qu'un appareil téléphonique.

A ma grande honte, je ne me souviens plus de l'auteur des vers servant d'introduction ! Les lecteurs du Lien, plus érudits que moi, sauront découvrir le poète très connu ayant composé ces alexandrins.

Comme je te vois bien, mon amour, avec ton petit nez taquin qui je réchauffais de mes baisers. Et ta bouche... ta bouche si fraîche qui m'accueillait avec un sourire lumineux et qui m'embrassait... Oh ! Que je t'aime, mon aimée. Quand j'évoque ces journées, ces soirées, ces nuits passées ensemble je me demande comment j'ai pu tenir jusqu'à aujourd'hui sans toi.

Allo ! Allo ! Je vous en prie, Mademoiselle, ne coupez pas.

Allo ! C... Ce que je disais ? Mais que je t'aime, mon adorée... Te rappelles-tu le soir, quand tu me donnais tes petits pieds gelés à réchauffer dans mes mains et comme je prenais plaisir à les taquiner ?

Je revois tes longues jambes fuselées, ton corps si ferme et si souple que j'aimais à serrer contre moi à étouffer... Mon Dieu ! Etre resté si longtemps sans toi me semble impossible ! 40 mois ! 40 mois sans pouvoir de prendre dans mes bras ! 40 mois à souffrir ici chaque jour, chaque heure, chaque minute, chaque seconde ! 40 mois qui m'ont paru 40 siècles ! Et pourquoi ? Ai-je voulu la guerre moi ? Enfin ! ne parlons pas de ça... Ne gâchons pas bêtement notre quart d'heure !... Moi qui me faisais une telle joie de t'entendre, je ne fais que parler ! Je suis tellement heureux de savoir que tu es là, que tu m'entends, que j'en suis ivre ! Voyons, parles-moi un peu de toi. Décris-moi comment tu vis, ce que tu fais, comment tu es ?

Allo ! Allo ! Ne coupez pas !

Allo !... Oui, je te demandais comment tu es, décris-toi ?... Une jupe beige ! Ah oui... celle que tu mettais toujours avec ton corsage chinois !... Un corsage vert ? Un corsage vert ?... Mais tu disais toujours que cela ne s'accordait pas avec ton teint !

Allo ! Comment ?... Tu t'es fait teindre les cheveux !... Tu es blonde maintenant !... Cela te va mieux !... Oh ! Raymonde ! Pourquoi as-tu fait cela ?... Comment vais-je t'imaginer maintenant que je te sais changée ?... Moi qui n'ai vécu jusqu' alors qu'avec ton image gravée en moi, il faut que je t'imaginer blonde !... Oui, je sais... je ne puis être moderne !

Allo ! Oh ! non ! Je ne suis pas fâché !... Simplement un peu peiné ! Tu es maintenant blonde ! Ah ! Comme je voudrais te voir... Te voir dans notre petit nid que tu as su arranger avec tant de goût...

Après la messe, on lui grilla un beef garni de frites, chapardées naturellement. Il dit le Benedicite et mangea de bon appétit. Au dessert, car en son honneur le pâtissier avait piqué un gâteau chez son patron, il sortit sa petite pipe allemande de sa poche. Je lui tendis alors mon paquet de tabac gris de 120 grammes. Devant tant d'abondance... il remit sa petite pipe en poche, et d'une autre en sortit une énorme en me disant avec un sourire : « Je vois que je ne vous en prive pas, alors j'en profite ! » et il la bourra consciencieusement.

J'appris cela en Pénitence.

Il me remit quelques livres pieux à distribuer aux camarades : un gros Missel (qui me resta) et quelques évangiles de poche. Beaucoup n'en avaient jamais entendu parler et les parcoururent avec intérêt.

Un camarade les trouva même « marrants » ce qui en argot parisien voulait dire « intéressants ».

Jean AYMONIN.
« Les années tristes ».

avec tant d'amour. Ce petit nid où nous avons coulé tant de jours heureux...

Allo ! Allo ! Mademoiselle ! Allo ! Mais oui, je parle, ne coupez pas !

Allo ! Allo ! C'est toi ?... Oui, je t'écoute... Comment ?... C'est un petit chez nous !... Oui, je sais, il n'y a pas de chauffage central... Heureusement ! Il aurait détruit le charme de notre hôte !... Tu dis ?... Ce n'est pas possible ! Tu vas déménager ? Quitter notre nid où nous avons connu tant d'heures joyeuses tant de jours de bonheur ! Oh, chérie ! Si tu déménages, à mon retour, que reconnaitrai-je de notre passé ? Que retrouverai-je de notre amour ? Ce n'est pas possible, mon amour, ne le fais pas, je t'en supplie... Comment ? Je suis trop sentimental !... C'est toi qui me dis ça !... Je retarde un peu ! Oui, je m'en doute, ces quatre années en Allemagne m'ont abêti ! Ce n'est pas ce que tu voulais dire !... Oui, je sais, la vie a ses exigences... pour moi aussi ! A la pensée qu'à mon retour je te verrai changée, dans un cadre inconnu, entourée d'objets étrangers, cela me rend tout chose... Et maintenant ! Enfin ! Il me reste ton prénom : Raymonde !...

Raymonde, puisque cela te plaît... Comment ? Si je suis calme ?... Oh oui ! Très calmé et très content... Je te le disais il y a un instant !... Non, non, je préfère parler... Tu dis ? Non, lentement un grand froid s'est insinué en moi... Je ne sais pourquoi, je ne me sens plus à l'aise... j'ai peur ! Ce que tu m'as dit jusqu'à maintenant est si imprévu que je préfère parler... Il nous reste encore 4 minutes... 4 pauvres petites minutes... Je veux les employer à évoquer avec toi les beaux jours de notre amour... les souvenirs qui m'ont aidé à supporter cette longue captivité !... C'est à ce propos que tu veux me parler ?... Non, je t'en prie...

Allo ! Allo ! Mais ne coupez pas !

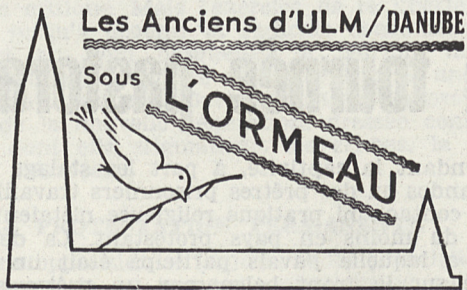
Allo ! Oui... Oui... Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? C'est une erreur de jeunesse !... Nous étions trop jeunes !... Que l'on reste bons amis !... Voyons, voyons, ce n'est pas possible... Ce n'est pas toi qui parles... Ou tu plaisantes... Tu veux m'éprouver... Mais oui, c'est ça, tu veux m'éprouver... Tiens j'en ris Ah ! Ah ! Ah !... Comment ? Ce n'est pas une plaisanterie ?... Raymonde... Raymonde... mais je t'aime moi... Je ne puis vivre sans toi !... Hein ? Je l'ai fait pendant quatre années ! Mais ce n'est pas de ma faute... Je te le jure... Ce n'est pas de ma faute si j'ai été fait prisonnier !

Mais non... Je suis fou... C'est un cauchemar... Je vais me réveiller !... C'est trop horrible... Raymonde, Raymonde dis-moi que ce n'est pas vrai... Je t'en prie rassures-moi... Tu ne dis rien... Tu te tais... Non, je ne puis le croire ! Comment ferai-je pour continuer à vivre sans toi... Il y a un malentendu... Un simple malentendu... Tu vas voir, je vais rentrer bientôt !... Comment ? Ta décision est prise ?... Tu le regretteras pour moi !... Mais je ne veux pas moi !... Mais laisses-moi t'expliquer... Tu vas voir, je vais trouver des mots qui te convaincront !... Tu ne peux pas faire ça ! Ecoutes-moi !

Allo ! Allo !... Allo ! Allo ! Vous dites ?... Hein ?... Le quart d'heure est écoulé !... Le quart d'heure est écoulé !...

Il est des soirs mornes où tout est endeuillé... Et ces soirs là, je les passe à pleurer...

Robert VERBA.



Bonne ambiance chez les ulmistes fidèles au dîner mensuel.

Nous devons excuser nos amis DUEZ en pleine forme de « ski de fond » avec une jolie carte de neige... et de soleil. Les veinards ! Qu'ils en profitent !

Nos amis RAFIN, de Chambéry, regrettent leur absence à Vincennes le 25 mars. A cette date, il seront loin... aux pays des « lavandières ».

De Seyssel, Louis JANTET et son épouse regrettent eux aussi de ne pas être des nôtres le

25 mars... en pensée seulement. Nous partageons leurs regrets.

Mêmes regrets de nos amies Mmes Geo RIBSTEIN, de Belfort, Aimée YVONET, de Chars, Odette ROGOT-DERISOU, de Usinens, mais quel plaisir de revoir nos vosgiens VAILLY, d'Epinal.

Et n'oubliez pas : à Nivelles (Belgique) les 28 et 29 avril. Nos amis belges nous y attendent nombreux.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

COURRIER

Roger GEVRAISE, Domène (Isère), très sensible au témoignage de sympathie de la part de ses camarades d'Ulm, au décès de son épouse survenu le 27 novembre 1983, nous adresse tous ses remerciements pour ce témoignage d'amitié, si fidèle depuis 40 ans.

Mme Marguerite SECCHI, de Vauls-Rumilly (74), fidèle amie de la famille RIGOT-DERISOU se joint à notre Amicale V.B. - X ABC et recevra notre Lien, selon sa demande, tous les mois, avec les

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

«Nouvelles des Anciens d'Ulm». Notre amical souvenir.

André AUBREGE, 27, rue de l'Armée Patton, 54000 Nancy, adresse son bon souvenir à tous les anciens d'Ulm qui lui conservent encore une part de leur amitié.

Jules HAMEL, 26, route de Darnetal, 76000 Rouen, adresse un amical bonjour aux anciens d'Ulm. Il était à Ulm, Kommando Boucher. Il y retourne en vacances chez son ancien employeur et il y fait toujours une visite au Kuhberg.

Paul PETITGENET, 2, Envers de la Gare, 88363 Cornimont, adresse son amical souvenir aux anciens d'Ulm. «Ulm a bien changé, nous écrit-il, j'y suis retourné pour la cinquième fois en 1981. Toujours aussi bien reçu par les survivants de l'époque, dont plusieurs m'ont rendu visite. Je remercie notre ami Lucien VIALARD qui est la cheville ouvrière des anciens d'Ulm, où j'ai eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois, ainsi qu'au Congrès de La Bresse et au Rassemblement de Lourdes. Je regrette

d'être aussi loin de Paris, mais dites-vous bien qu'aux quatre coins de la France d'autres P.G. sont avec vous par la pensée à la lecture de vos articles. Une opinion que je n'ai jamais vu exposée c'est au sujet des jumelages entre villes allemandes et françaises. Un ancien du kdo 33163 Molfenter Ulm, avec toute sa confiance».

Georges DIZAMBOURG, rue des Iris, 84700 Sorgues, envoie son bon souvenir aux anciens de Magirus I et II. Les anciens de Magirus I et II, dont les noms suivent, lui adressent leur amical souvenir : SCHROEDER, BATTU, BLANC, RAFFIN, RACARY, DHAUSSY, CLERGEOT, PILLIERE, MILLE CROUTA, PUISSANT et STENIS en Belgique, WALZING.

NOS PROCHAINES SOIREES

Dîner du premier jeudi à Opéra-Provence :
3 mai - 7 juin - 5 juillet, etc.

L. V.

COURRIER DE L'AMICALE

Nous ne pouvons, hélas, passer sur un seul Lien tous les vœux et souhaits qui nous sont adressés par nos amis ; aussi nous nous excusons de les échelonner sur différents Lien. Voici une nouvelle liste de vœux de santé et de bonne année 1984.

VAGANEY Pierre, 5, rue du 11 Novembre, Loire-sur-Rhône 69700 Givors (X B).

SICARD Aimé, Lagarrigarié, Burlats 81100 Castres (principalement à tous les camarades du 684 et à Maurice CADOUX).

DESBOURDES Claude, St-Didier-en-Brionnais, 71110 Marcigny (X A, kdo 751, Ostenfeld).

DAUBRIVE Henri, Serqueux 52400 Bourbonne-les-Bains.

BASSET G., 13651 Salon Cedex, 419, Bd de la République, B.P. 29.

CHAMEL Charles, L'Hébergement 71290 Cuisery.

DROUOT Maurice, rue des Vaudray, Poulangy 52800 Nogent (et aux anciens du 604).

EVARD Marius, 10, rue André Messager, Chatenoy le Royal 71530 Chalons-sur-Saône.

LANDAIS Georges, La Borderie, Le Boullay Thierry 28210 Nogent le Roi.

LAPORTE Jean, 10, Av. Beau Séjour, 60300 Senlis.

FLIPEAU Gabriel, 31, Bd J. Monod, Le Cannet-Rocheville 06110 (V B).

GAUTHIER Charles, 2, rue Denis Papin, 93130 Noisy-le-Sec.

FISSE H., Allée du Dr Abadie, Bourg-sur-Gironde 33710 (Que le Lien soit aussi mon interprète pour apporter mes meilleurs vœux à L. FOURCASSIES et à son épouse, ainsi qu'à tous les vieux camarades connus au hasard de mes «ballades», tant à Châteaubriand qu'à Hesdin, qu'à Sandbostel, qu'à Nienburg et qu'au kdo 692 de Hahn. A tous bien cordialement).

LE BONNIEC Yves, Lannion (Côtes-du-Nord).

AYMONIN Jean, Les Hortensias, 3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin.

FAURIE Abel, 24, rue Villebois Mareuil, 53000 Laval.

JOLIVET H., 209, Av. Gambetta, 75020 Paris.

GRAPPIN Michel, 17, rue 11 Novembre, 21000 Dijon.

GOERY Yvan, 104, Av. de la Ganipoue, 17420 Saint-Palais-sur-Mer.

FORT Jacques, 10, rue Emile Duclaux, 75015 Paris.

DELEAU-DESHAYES, 5, Av. Mac-Mahon, 75017 Paris (et aux anciens de Heide).

DE GRAVE Jean, La Côte d'Hyot 74130 Bonneville.

DECOUARD René, rue du Dr Pacaud, 85750 Angles.

COYRAS M., Lanas 07200 Aubenas.

DANTIN R., Les Vanniers, St-Sernin du Bois, 71200 Le Creusot (Meilleur souvenir au petit pou).

HALLEREAU Joseph, Le Brochet 44330 Vallet (aux anciens du 605 et à leurs familles).

BLEY William, 19, rue St-Antoine, 75004 Paris (et aux anciens de Schramberg). Merci de tes bons vœux et repçois les miens pour ta famille avec mon bon souvenir (H. P.).

CROCHARD Jean, 48, Grande Rue, 54 Nancy. Avec nos meilleurs vœux de santé pour nos deux amis.

APCHAIN Léon, 59, rue Salvador Allendé, 53000 Laval (et à l'ami PLANQUE et son épouse).

ARONDEL Armand, Les Marronniers, Amanlis 35150 Janzé.

AUBERT Louis, St-Julien du Serre, 07200 Aubenas.

AUBRY René, Bel Air, Bouix 21330 Laigns. Nos meilleurs vœux de santé (H. P.).

BAILLET Robert, 3, rue de la Fontaine Courmas, 51390 Gueux.

BEAU Ernest, 7, rue de l'Argonne, 87100 Limoges (et aux anciens de Taiffingen).

BEGHUIJN Armand, Aubenton 02500 Hirson.

BONNOT Nicolas, Chavannes-sur-Reyssouze 01190 Pont de Vaux (aux anciens de Hambourg et de Ludwigsburg).

CHARTIER Emilié, 44, rue du Petit St-Mars, 91150 Etampes.

CALMES Achille, Talmié 81300 Graulhet.

CHARTIER Georges, 15, rue de l'Espérance, 18570 La Chapelle St-Ursin.

CLAVIER Octave, Faverolles, Montrichard 41400 (et aux camarades de St-Georgen).

CORNU Charles, Menotey, Moissey 39290.

DE MALHERBE Jean-Charles, 2 bis, rue des Dervalières, 44000 Nantes.

COURBOU Antonin, route de Verniols, Les 4-Chemins 15000 Aurillac (bien le bonjour à Jean BOQUET et Lucien ROSE).

COURTIN Auguste, 9, rue Raymond Heuri, 72320 Vibraye (aux anciens du kdo 1052, stalag X B).

CRESPIN Georges, 24 bis, Av. des Deux-Sœurs, Colombes.

CRETE Maurice, 1, Bois de l'Epée, St-Martin d'Ablois 51200 Epernay.

DENOGET Fernand, La Belle Croix, Route de Sept Sorts 77640 Jouarre.

DECLERCO, Résidence Les Vertes Années, 26, Chemin des Iles, 06160 Juan les Pins.

CHARPENTIER Michel, 20, rue Bassompierre, Nancy (aux anciens du Camp et du service Post).

CAMUS Georges, 52, rue François Pinson, 92320 (Le contact avec nos vieux camarades et le lyrisme de Jean AYMONIN valent déjà à eux seuls le titre évocateur de «Lien». Mon bon souvenir aux anciens de Hennstedt, Kleve, Schlichting et Heide 583).

NEVEU E., 40, rue Lesueur, Le Havre, à qui nous souhaitons meilleure santé et adressons notre bon souvenir.

NAPPEZ Michel, 15, rue Gl Leclerc, 25140 Charquemont (avec un bonjour aux anciens de Neumunster à qui il adresse un appel pour reprendre contact).

GAUVIN, 38, rue Maxime-Gorki, 18100 Vierzon (en particulier à ceux de Bainglen, de Jomeba et à ceux du Bureau).

RIVIERE Léon, 5, rue Léon Bourgeois, 91200 Athis-Mons.

VAUGIEN Charles, 11-17, rue Robespierre, 52000 Chaumont.

CESAR Elie, Arandon, 38510 Morestel.

DURY Pierre, Grury, 71 (aux anciens des kdos 5346 et 5157 d'Emden).

LABIS Raymond, 372, rue du Sergent Grévin, Sacy-le-Grand 60700 Pont-Ste-Maxence (X A).

CHAREYRON André, Pras St-Pierreville 07190 Saint-Sauveur de Montagut.

HENRY Jean, 72, rue du Coizel, 60400 Noyon (aux anciens du X A de Schleswig kdos Hennstedt, Kleve et Schichting).

IMBERT Charles, La Chauderaie, 4, Chemin de la Chauderaie, 69340 Francheville Le Bas.

DELVAUX L., Le Masséna, 3, rue Masséna 06510 Menton.

JOSSE Roland, Guiseniers, Les Andelys, 27700 (et ses amitiés aux anciens des kdos 844 Kroge, 1049 à Loccum et disciplinaires Brake 6012 et Voltringhausen 1049 A. Il recherche toujours son camarade d'évasion du 18 août 1942 EBERT Jean et souhaite à tous un rendez-vous en juin à Lourdes).

JOUILLEROT Gaston, 11, rue de Champagne, Bourguignon, 25150 Pont de Roide.

Jean PROT, St-Georges de Poisieux par St-Amand Montrond 18 (avec le bon souvenir de H. PERRON et de Victoria pour vous deux).

JAUNEAU André, 33, Bd Eugène Riffault, 41000 Bois.

HENNAUX Edmond, 55, rue de Landrecies, Fontaine aux Bois 50550 Landrecies (aux anciens copains du X B, kdo 281 à Sekeuhausen près de Brême).

ALLAIN J., 1, rue du Vieux Château, 27200 Vernon (et aux anciens de Laiz, Sigmaringen, Kinterlingen, Rottveill et Taiffingen).

CAVALLERA Fred, 53, Av. de Nice, 13120 Gardanne.

GUENIOT André, 31, rue Victor-Hugo, 10100 Romilly-sur-Seine.

GRONDIN Alphonse, 13, rue du 8 Mai, 85800 Saint-Gilles Croix de Vie.

WATELET Marcel, 55, Av. Eglé, 78600 Maison-Laffitte (regrette de ne pas trouver les noms de ceux qui auraient pu partager le même kommando que moi).

VOILLEQUIN Jean, Biernes, 52330 Colombey les Deux Eglises (à tous les camarades du 604 de Altenbruch, X B. Grâce au Lien on maintient le contact).

VENTURELLI Enzo, Les Condamines, 06670 Saint-Martin du Var.

TROWBRIDGE Pierre, 22, rue du Château, 92600 Asnières, V B.

ROUILLARD René, 15, Av. Gambetta, 41000 Blois (et aux anciens des kdos du Traube, du Nord-Banhof, de la Tannerie et des Baraques de Tuttlingen).

DOCHE Jean, Saint-Romain de Popey, Chatonnière 69490 Pontcharra (particulièrement aux anciens du kdo 7100 de Bardowick).

WELTE Raymond, 88250 La Bresse (en ayant une pensée spéciale pour nos camarades TREID, ROSSIGNOL et DOREAU).

ROBERT Bernard, Les Adrets de l'Estérel, 83600 Fréjus (une attention particulière pour ceux du kdo 604 et leur «Chef de file» MARTIN Maurice et Huguette).

RENOUX Georges, 46, Av. Pierre Abelin, 86100 Châtelleraut (à ses compagnons de l'orchestre V B).

RACINE Marcel, Gapennes 80150 Crécy en Ponthieu (en particulier à Paul DUOLOUX ainsi qu'à sa charmante épouse qu'il a eu le plaisir de connaître au voyage de Selsingen-Sandbostel en octobre 82. Un souvenir que je n'oublierai jamais).

FROUMENTIN Julien, Quartier Asselmihose, Valliqueville 76190 Yvetot, Stalag V B du kdo de Muncherente, envoie à tous ses camarades son bon souvenir et ses meilleurs vœux et présente ses sincères condoléances aux familles des camarades qui sont décédés en 1983.

QUINTON Roger, 16, rue du Fourneau, 25130 Meung-sur-Loire.

PORTALIER Louis, Route de Fleury, Chemin du Tennis, 42190 Charlieu (en particulier aux anciens copains des kdos 554, 1209, 602 du X B).

PORTAL André, 59, Grande Rue, Saint-Amé 88120 Vagny.

POISSON René, Saint-Crépin, 17380 Tonnay-Boutonne.

PLANTINET Fernand, Le Langon 85370 Valliers.

PIALLE Jean, Résidence Pasteur, 251, Bd Pasteur, 59500 Douai.

PICQUENOT F., 85, rue Sadi Carnot, 50130 Octeville (particulièrement aux anciens de Sandbostel, des baraqués 25 et 99, sans oublier ceux des kdos de Munster-Lager et Brélo-Dorf). Nos meilleurs vœux de santé à notre ami PICQUENOT.

Notre ami WENGER Charles, 1, rue de la Gare, 67140, Barr n'a pu à son grand regret, participer à notre A. G. du 25 mars, devant être à Paris les 20 pour Lourdes et 21 pour l'U.N.A.C. C'est dommage car il aurait aimé revoir quelques amis. De toutes façons il salue tous les anciens du Waldho, de la Walkaserne, de l'Infirmerie, des kommandos où il est passé en tant qu'aumônier protestant, sans oublier les autres passés au camp. Il souhaite bon courage à tous ceux qui se dévouent toute l'année pour que nous recevions ce Lien qui nous est cher et que sa femme ne manque jamais de lire aussi.

Le dévoué responsable des Prisonniers de Guerre résistants d'Alsace-Moselle nous fait un reproche amical, de ne pas avoir vu dans Le Lien un mot sur l'Amicale des P.G. d'Alsace-Lorraine où pourtant une quantité de ses adhérents sont au V B où on les a versés après refus à Offenbourg. En tant que responsable du Lien je ferai remarquer à l'ami Charles que dans Le Lien de janvier 1984 à la page 7 il y a un article «Amicale Nationale des P.G. résistants d'Alsace-Lorraine» signé Ch. WENGER. Tous les articles qui nous ont été adressés ont été publiés. Surtout s'ils concernent nos amis d'Alsace-Lorraine nous avons pu apprécier en captivité le moral inébranlable et leur conviction absolue de la victoire finale. Sans oublier que beaucoup d'entre eux avaient leurs parents pris en otages par les Allemands. Je regrette beaucoup de ne pouvoir te rencontrer lors de l'Assemblée du l'U.N.A.C. mais l'âge commence à faire obstacle à ma volonté et il est temps que de plus jeunes prennent le flambeau. Toutes mes amitiés à vous deux. (H. P.).

Notre ami DUBUY Marius, 475, rue du Bourg, 45400 Saran, adresse un amical bonjour aux anciens d'Offenbourg du kommando qui était situé Wasserstrass et aussi à ceux du V B qui sont passés à Smelze près de Blasien et à Witznau.

Notre ami BOUYOUD Maurice, l'Allègrerie 38470 Vinay adresse ses meilleurs vœux de santé aux anciens du X B.

Notre ami André LAURENT, 3, Allée Ste-Marie, 78110 Le Vésinet adresse ses meilleurs vœux de santé à tous. Il a appris par Le Lien le décès de notre cher Henri STORCK, ce qui lui a fait beaucoup de peine et il prend part avec les camarades de l'Amicale, à la peine que doit ressentir Mme STORCK.

Notre ami MALLET Serge, 53, rue du Dr Louis Babin, St-Germain les Arpajon,, présente à tous ses meilleurs vœux de bonne santé ainsi qu'aux rédacteurs du Lien qui ne nous apportent pas toujours de bonnes nouvelles puisque j'ai appris le décès de notre camarade Henri STORCK, le dévoué entre les dévoués. Malheureusement plus nous vieillissons plus les décès deviennent nombreux. Je m'occupe toujours de ma section A.C.P.G. d'Arpajon, c'est là que l'on s'aperçoit du bon nombre de nos camarades qui partent vers le grand repos. Ne soyons pas trop pessimistes il faut tenir le coup...»

Roger MILLOT, Bar de l'Avenue, 50, Av. Boucicaut, 71100 Chalons, nous dit : «ce que c'est avec une profonde émotion que j'ai appris la disparition de notre ami

Suite page 8.

Courrier de l'Amicale (suite)

Henri STORCK ; avec lui et sa dame j'avais eu le plaisir de faire un voyage à Sandbostel. Je me souviendrai toujours de leur gentillesse.

Notre ami HEINRICH Denis, 37, rue Coutant, 93220 Gagny, nous écrit :

« Un petit mot pour vous dire que tout va bien dans ma retraite et que je pense toujours à ce kommando 7004 à Donau Manutention et le souvenir de bons copains, étant le Dolmetcher, c'était pas toujours facile avec les Schleuhs. Il y avait JACQUET, de Palaiseau, DURANDOLE, de Drancy, DESCAMPS, de Boulogne-sur-Mer ainsi que LALLEMAND, l'Abbé LACAZE remplacé par l'Abbé EVARISTE. Bien le bonjour au Grand Bernard de La Bresse, à Milo KASTLER, DROUET, MORAND et à tous ceux du kommando. Bravo à l'équipe de l'Amicale et que ça dure longtemps... »

Mme Louis DAVID, Route de St-Christophe, 33230 Les Eglisottes, Coutras, veuve de notre bon camarade Loulou, adresse son meilleur souvenir à tous ainsi que ses bons vœux de santé.

Une carte de Menton : « C'est sous le soleil de Menton que nous fêtons notre 45^e anniversaire de mariage en compagnie de nos bons amis Louise et Louis DELVAUX et Roger MARTINOT. Jane et Armand ISTA. « Toutes nos félicitations à nos amis belges, leur souhaitons un heureux anniversaire et leur souhaitons un brillant cinquantenaire en leur rappelant qu'à un dixième anniversaire à La Bresse, la journée avait été très chaude.

Notre ami DULIOLE Joseph, Les Gouttettes 1940 Seilhac, espère être présent au Rassemblement des P.G. à Lourdes du 19 au 24 juin et espère y rencontrer de nombreux camarades du X.B. Adresse son bonjour amical aux anciens de Sandbostel et son bon souvenir à tous les camarades qui ont fait avec lui le voyage Selsingen-Sandbostel, sans oublier l'organisateur, l'ami Paul DUCLOUX.

Notre ami ROUCHON Jean, St-Jammes 64160 Morlaas, nous écrit :

« ...Ancien prisonnier du Stalag XC j'aimerais savoir si ce stalag a une Amicale, si elle fait paraître un journal-bulletin. J'aimerais savoir ce qu'il en est du XC et Kommandos qui en faisaient partie. Depuis que je suis revenu je ne trouve aucune trace des camarades que j'ai connus en captivité. Comme j'aime bien lire Le Lien, je le suis en entier en espérant trouver quelques noms de camarades que j'ai connus et que je n'ai plus revus. Avec mes meilleurs vœux et bonne santé pour tous ceux qui se dévouent pour la bonne marche de l'Amicale ainsi qu'à tous mes camarades... »

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Le Stalag XC fait bien partie de l'Amicale XABC et souvent des camarades issus de ce stalag c'est-à-dire de Nienburg donnent de leurs nouvelles dans Le Lien. Notre ami LE CANU, le sympathique « prof », dans la plaquette-souvenir publiée lors du XX^e anniversaire du retour a décrit le stalag XC :

« Nienburg est plus au sud dans le Hanovre que Sandbostel, mais toujours sur la lande désolée de Lünebourg. Il ne valait pas mieux, bien que situé, non plus dans un lieu désert, mais dans les faubourgs d'une ville de province, qui est même, d'après les guides, non seulement un centre industriel, mais aussi une ville d'art. Je ne m'en serais jamais douté. Il est vrai que je ne l'ai vue qu'au travers les barbelés... »

« L'Oflag n'était séparé du Stalag que par une allée soigneusement close de chaque côté par un grillage élevé et où se promenait en permanence, une sentinelle... »

« C'est là que j'ai appris à apprécier les menus allemands. Le bifteck de baleine, dur comme du bois, le saucisson de crabes, sans aucun goût, le beurre de pétrole (qu'on utilisait dans les lampes de fortune pour s'éclairer le soir, quand l'électricité était coupée, en trempant dedans un lacet de chaussure, pour pouvoir taper la belotte), la graisse de ? (alors là, je ne sais pas de quoi ; elle n'avait pas d'égale pour l'entretien des chaussures, mais on s'en servait aussi pour faire des frites), la « gemischte Marmelade » où il y avait de tout, sauf des fruits, la soupe aux choux à vache (ce jour-là tout le monde avait la courante). J'en oublie peut-être. Bien entendu on ne nous donnait pas tout le même jour. C'est le menu de la semaine que je livre à vos méditations. »

« Le tout arrosé d'une mixture qu'on appelait le « thé des familles », vous savez le thé aux 20 plantes, on ne savait pas lesquelles ! Et bien entendu, à chaque repas, les Kartoffeln, les pommes de terre en robe des champs, mais qu'on avait tort de faire cuire sans les laver... »

Nous espérons que ces quelques extraits de l'article de notre ami « prof » rappelleront à l'ami ROUCHON ses séjours dans le « paradis idyllique » du Camp de Nienburg et lui confirmeront que le Stalag XC fait bien partie de l'Amicale XABC. Quant à l'absence de noms connus dans le Courrier de l'Amicale, il convient de rappeler que tous les anciens du XC ne figurent pas intégralement dans les fiches de l'Amicale XABC, faute d'ignorer l'existence de notre groupement.

Notre ami BRIN Lucien, 29, rue des Grands-Prés, 86170 Neuville de Poitou, présente à tous les dirigeants

dévoués, aux amis connus et inconnus, membres de l'Amicale ou non, ses souhaits les plus sincères et que la nouvelle année leur apporte la santé, le bonheur et la paix. Notre ami et Mme BRIN, son épouse, ont été très peinés d'apprendre le décès de Henri STORCK qu'ils avaient rencontré dans les anciens locaux de l'Amicale et présentent leurs très sincères condoléances à Mme STORCK. Une pensée particulière pour les familles BRANDT et JANNESSON...

CARNET NOIR

Notre ami Charles BRANDT, membre du Comité Directeur, nous communique :

« Par le retour au Bureau du dernier Lien, marqué de la mention « Décédé » j'ai appris la mort de notre camarade et fidèle membre de l'Amicale Noé VIGIER. Il travaillait avec l'équipe MEHRER : les CHRISTOPHE, GAUVIN, MADONNIER, RAGU et bien d'autres dont je ne me souviens plus des noms. Très effacé, mais d'une extrême gentillesse, il portait la bonté sur lui. Lors d'une visite à Balingen j'ai pris contact avec leur ancien patron, M. MEHRER ; celui-ci a fait l'éloge de tous ceux qui travaillaient sous ses ordres. Il a été tellement ému que les larmes lui coulaient. Il est vrai que lui et son père traitaient leurs employés — prisonniers ou allemands — avec beaucoup d'humanité.

« J'ai envoyé une lettre de condoléances à sa veuve au nom de ses anciens camarades.

« Avec mon bon souvenir à tous ».

Charles BRANDT.

o o o o o

Notre ami Jean SERAY, 1, Route de Nanteuil, 77730 Néry-sur-Marne, nous communique :

« CHAVENON Louis, décédé à son domicile le 2 février 1984, à l'âge de 74 ans, suite à maladie. Habitant à Morsang-sur-Orge, et enterré le 7 février au cimetière de Maisons-Alfort, notre camarade Roger HADJADJ ne pouvant venir de sa province, le Kommando de Schramberg était représenté par ARDONCEAU et moi-même. Nous avons déposé un coussin de la part de l'Amicale de Schramberg.

« A sa veuve et à ses enfants, les anciens de l'Amicale de Schramberg, présentent leurs sincères condoléances ».

Jean SERAY.

o o o o o

Les familles ARNOULD, MOUGEL, MARCOT ont la douleur de vous faire part du décès survenu après une longue et cruelle maladie de notre camarade Paul ARNOULD, de Saint-Amé (Vosges). Les obsèques ont eu lieu le 21 février 1984 à Saint-Amé.

Mme FENIE Adrienne, St-Sulpice de Cameyrac, 33450 St-Loubès, a la douleur de nous faire part du décès de notre camarade FENIE Robert, survenu en janvier 1984.

Mme Charles SOLT et toute sa famille ont la douleur de nous faire part du décès, survenu le 13 février 1984, à l'âge de 78 ans, de notre camarade Charles SOLT en son domicile, 18, rue André Del Sarte, Paris.

La famille COUQUE, 213, rue de l'Alma, 59100 Roubaix, a la douleur de nous faire part du décès de notre camarade Robert COUQUE, ancien du Stalag X, survenu le 20 février 1984, à l'âge de 74 ans.

Notre ami BAUDRU Philippe, 3, Place d'E. d'Orves 92300 Levallois-Perret, nous signale le décès de notre camarade CORBA Gino avec lequel il s'était évadé en mai 1941.

Les anciens du Waldho et les amis de Jean LAURENT, Villa Jeanne d'Arc, 36, Impasse Testanier, 83600 Fréjus, apprendront avec tristesse qu'un nouveau malheur vient de le frapper. Son fils Philippe, âgé de 31 ans, père de famille a trouvé la mort dans un accident de camion, le 12 février dernier. Il y a 12 ans, son fils Claude, 24 ans, avait succombé à un accident du travail au Gabon. Tous les anciens camarades de notre ami Jean, et le Bureau Directeur de l'Amicale s'associent au deuil cruel qui frappe à nouveau cette famille et adressent à leur camarade et à son épouse leurs très sincères condoléances, ainsi qu'à toute la famille.

Notre ami René COQUANT, 8, rue Neuve, Salome 59480 La Bassée, nous communique pour les anciens du kdo 11840 : « En 1942 arrivait au Brommy, venant de Nienburg, un jeune prêtre (il n'arrivait pas comme aumônier mais frappé d'une sanction disciplinaire) Aimé MAREY. Il fit comme nous tous, toutes sortes de travaux, du charbonnier au docker. Vers 1960, il était curé de Ste-Barbe à St-Etienne. Il fut nommé ensuite aumônier des Gens du Voyage. N'ayant plus de ses nouvelles, je fis des recherches et j'apprenais dernièrement que ses funérailles avaient été célébrées à Firminy, le 6-3-81. Il est certain que tous ceux qui l'ont connu auront pour lui une pensée émue, en ce troisième anniversaire de son décès.

Le Comité Directeur de l'Amicale adresse, à toutes ces familles dans la peine, ses sincères condoléances.

DERNIÈRE MINUTE

Le courrier de ce matin 2 avril m'apporte le faire-part du décès de notre ami et camarade Georges BASSET, ancien combattant 1939-1945, Médaille des Evadés, Résistance C.V.R. et Agent P2 F.F.C.

Ses obsèques ont eu lieu le 26 mars 1984 à Salon.

En réponse à la lettre qu'il m'avait adressée le 8 décembre 1983 — publiée par ailleurs dans Le Lien de février — j'avais été amené à écrire quelques lignes de réponse à Georges BASSET, en témoignage de solidarité et d'amitié P.G.

Je ne sais, au moment d'écrire cette courte notice, si l'ami BASSET aura eu l'opportunité de lire ma lettre... très tardive. Je l'espère de tout cœur, car elle lui aura peut-être été de quelque réconfort en des circonstances que j'étais loin de soupçonner alors...

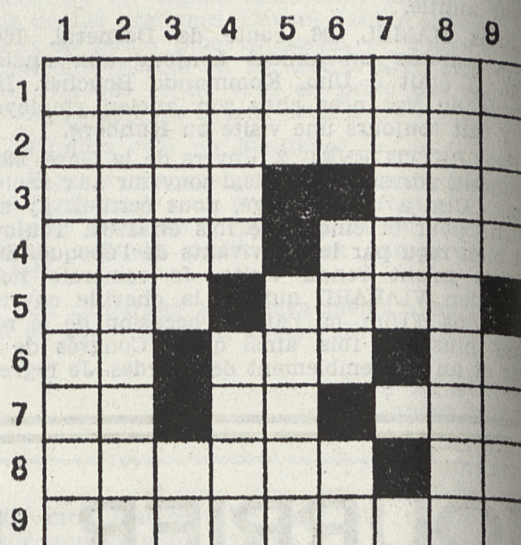
Que Mme BASSET et toute la famille de notre camarade soient assurées de la part que l'Amicale des Stalags VB - XABC prend au deuil qui les frappe.

J. T.

MOTS CROISÉS

N° 396

par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

1. - Période de privation pour les anciens P.G.
 2. - Dispositifs pour provoquer la déflagration de charges explosives.
 3. - Poil de porc.
 4. - Balle de service qui s'annule.
 5. - Apprises et connues.
 6. - Droque purgative.
 7. - Epoque.
 8. - Il s'emporte pour être ensuite jeté.
 9. - Est de la pédale (phonétiquement).
- Les miens. - Fleuve qui passe à Saint-Omer. — 7. - Deux. - Hors de chez soi. - Nombre. — 8. - Afflictions. - Apparu. — 9. - Arrachées et brûlées.

VERTICALEMENT :

1. - On y va à contrecœur, sans être sûr d'en revenir (2 mots).
 2. - Aggravées.
 3. - Reculée devant un adversaire.
 4. - Au cas où... (en montant).
 5. - Abattus.
 6. - Dirigea.
 7. - Début d'immobilisation.
 8. - Diriger vers le haut.
 9. - Cale.
- Adjectif possessif. - Sur le calendrier. — 7. - Mille-pattes. — 8. - Nettement plus d'une vingtaine. — 9. - Se présente en justice. - Lignes centrales.

Solution des mots croisés n° 395

HORIZONTALEMENT :

1. - Va nu pieds.
2. - Obélisque.
3. - I.o.v. (vol).
4. - Lou.
5. - Turbulent.
6. - Fesse.
7. - R.E.R.
8. - Are.
9. - Sua.
10. - Ca.
11. - Gai.
12. - Estampent.

VERTICALEMENT :

1. - Volte-face.
2. - Abouteras.
3. - Névrose.
4. - u.l. (lu).
5. - Bis.
6. - Ma.
7. - Pituiles.
8. - Isolé.
9. - Equerrage.
10. - Du.
11. - An.
12. - Sentirait.

On recherche

Le P.G. belge MARECHAL Walter, rue Royale, 90 à 7603 BONSECOURS (Belgique), prisonnier de guerre 1940-45, n° 1432, au Stalag XB - XC Sandbostel, recherche : les P.G. français GAUYE-RYT Joseph de Nantes avec lequel il travaillait à Arbeit-Kommando Sport Halles, à Bremen, ainsi que MAROUZE Georges (décédé depuis son retour) en qualité de soudeur à la fabrique de radiateurs Kuhler Werkstaad, Helgolandstrasse Bremen (le principal souci de Joseph était de fumer à la pipe du tabac belge).

BELIN ou BEILIN Georges, de Paris, cuisinier de métier rencontré au Straffe Kommando, fin 1941-1942 Waggenfeld Forlingen (Wesphalie), travaillait après la guerre aux galeries Levitan, est venu en Belgique vers 1950-51.

Souhaiterait les rencontrer ou reprendre correspondance.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^e trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE